50 Centimes — 7 Novembre 1933 — Numéro 239

LE SEMEUR

CONTRE TOUS LES TYRANS

Rédaction-Administration :
A. BARBE, Boîte Postale, Falaise (Calvados)

Organe bi-mensuel de Culture Individuelle

Abonnements : Les 24 numéros : 10 fr. Etranger : 16 fr
— Les 12 — 5 fr. — 8 fr. 50
A. BARBE, Boîte Postale, Falaise (Calvados)
Chèque Postal 162-11. — Rouen

C.I.R.A.

Contre le Boycottage de l'Allemagne

Devrions-nous, une fois de plus, passer pour des coucheurs insupportables, nous avons le devoir de nous élever contre le mouvement de boycottage de l'Allemagne, qui part des milieux révolutionnaires et rejoint les milieux bellicistes, très flattés de cette aubaine inespérée.

Nous comprenons les mobiles qui ont guidé ces milieux révolutionnaires dans leur croisade contre Hitler, nous n'ignorons pas la haute portée morale qui s'en dégage, nous apprécions à leur juste mesure, les brutalités et la politique moyennageuse du nouveau gouvernement allemand, nous souscrivons aux protestations mondiales contre ce régime de bas-empire, nous nous solidarisons, entièrement, avec les victimes de la dictature naziste, avec les Juifs, dont tant ont oublié dans le Reich, comme ailleurs, leurs origines internationales ; bref, nous avons le devoir de nous unir à toutes les volontés libres, à toutes les initiatives hardies, capables d'influer sur le cours des événements.

Mais là doit s'arrêter notre concours dans la lutte contre Hitler, sous peine de voir se retourner contre nous, nos meilleures intentions, d'aller au devant des pires injustices, des plus grandes catastrophes.

Si nous réprouvons le gouvernement hitlérien, nous ne pouvons oublier que celui-ci a été élu par la majorité du peuple allemand, par des voies légales, comme le peuple français se donna le gouvernement du Bloc National, l'Angleterre, celui de ses conservateurs.

Que celui-ci ait outrepassé ses droits en confisquant les libertés, qu'il ait brimé, traqué, arrêté ses adversaires, poursuivi une politique, sinon sans précédent, du moins dangereuse, c'est un fait, mais à ce compte, nous aurions dû boycotter l'Italie fasciste, la Pologne de Pildszusky, les dictatures sanglantes et féroces de la Roumanie, de la Serbie, qui rejoignent, amplement, dans la tragédie, le gouvernement hitlérien.

Et nous ne parlons pas de l'Amérique qui a ses Juifs en la personne de ses millions de nègres, mis hors la loi américaine, lynchés, torturés ; de l'Angleterre qui les remplace par ses sujets indiens, qu'elle contraint par la bombe, la mitraillade, les gaz asphyxiants, à s'incliner devant son régime de proie ; de la France qui traque sans pitié, écrase, massacre les marocains, les annamites, les syriens, les tunisiens, etc...

Quel peuple est assez pur pour avoir le droit de jeter l'anathème sur un autre peuple, fut-il le régime de fer et de sang hitlérien ? Toujours l'histoire de la paille et de la poutre.

Mais le plus grave, c'est que ces mesures vont à l'encontre du but recherché, car comme toutes les mesures d'ordre général, elles ne touchent pas l'adversaire direct, mais le plus souvent les victimes de cet adversaire, comme c'est le cas, ici. Ce n'est pas, en effet, Hitler et sa bande qui seront touchés par le boycottage, ils sont à l'abri du besoin, mais des femmes, des enfants, des vieillards de cette classe ouvrière qu'on prétend défendre en l'affamant, comme la défense nationale prétend défendre la nation en le détruisant et en tuant ses enfants.

C'est qu'on oublie les leçons de l'histoire de tous les temps, à travers toutes les expériences, que loin d'aider les victimes des régimes de violence et de force, les mesures prises, en bloc, contre une nation réussissent toujours à grouper autour des maîtres détestés et hais l'ensemble des populations, comme ce fut le cas pour notre grande Révolution et dont l'exemple de la Russie soviétique est encore, d'aujourd'hui. Loin de servir les adversaires du régime bolcheviste, le blocus et les campagnes entreprises contre lui ont permis à ses gouvernants d'avoir raison de ses ennemis intérieurs, car le peuple ne peut comprendre, qu'en guerre, on puisse se séparer de la nation et combien d'individus sont capables à ces heures de constriction nationale de s'échapper à l'emprise de cette politique ?

Que pensent les bons bougres de matelots allemands devant l'attitude des travailleurs français, anglais, belges, etc., qui refusent le déchargement de leurs navires, parce qu'ils ont arboré la croix gammée, réduisant par leur boycottage leurs familles, les habitants de leur pays à la misère, à la famine ? Combien d'entre eux qui sont des adversaires déterminés d'Hitler, se rallieront à ce régime, dans un but de sauvegarde nationale et de lutte pour le pain quotidien, parce qu'ils seront les premiers à souffrir de ce boycottage inique et qu'il sera facile aux gouvernants, qu'ils haïssent, d'en tirer des conclusions en leur faveur.

Mais chose beaucoup plus grave, c'est que cette politique sentimentale sert en même temps que les intérêts d'Hitler, ceux de nos belligistes, heureux en la circonstance, de trouver des alliés parmi leurs plus mortels ennemis. Aussi, voyons-nous nos gouvernants douer libre cours à leurs machinations impérialistes, depuis qu'ils sentent derrière eux, l'ensemble de la nation, uni dans la plus stupide et la plus criminelle des alliances, sous le fallacieux prétexte de défendre la démocratie, alors que celle-ci meurt de sa belle mort, des exactions, des vols, des carences, de ses prétendus défenseurs.

Dans ces périodes critiques où se joue la vie des peuples, se croisent les antagonismes, se heurtent les impérialismes il est, au contraire, du devoir sacré des hommes intelligents de rompre ce front de bêtise qui nous conduirait infailliblement à la guerre, qui est la pire, la plus hideuse, la plus féroce des dictatures.

Aidons nos camarades allemands, mais dans la mesure où notre aide ne vient pas renforcer la résistance de leurs adversaires, non point en hérissant l'Allemagne de barbelés, mais en leur accordant notre solidarité morale, en les soutenant aux yeux du monde dans leur lutte contre cette infâme camarilla, en dissociant l'Allemagne de Goethe de celle d'Hitler et puis, chacun doit balayer devant sa porte, s'il plaît à Séganarelle d'être battu, en l'occurence le peuple allemand a souhaité cette expérience, devant la faillite des partis social-démocrate et communiste qui n'ont su que bêler, alors qu'il eut fallu agir.

Lorsque chacun aura compris qu'il est responsable de ses propres fautes, de ses erreurs, nous n'assisterons plus à ces déchéances, à ces crises qui favorisent les régimes de violence et de force ; notre rôle s'arrête aux frontières de l'esprit, faute de quoi, nos efforts alimenteront la haine qui sert les tyrans, resserre les solidarités nationales, entraîne à la guerre dans un soi-disant but de sauvegarde.

A. BARBE.

Vers la Servitude

Maintes causes expliquent la poussée actuelle vers la servitude, à laquelle trop de peuples n'ont pas su résister. Elle provient d'abord de la désastreuse influence exercée par de nombreux journaux. S'élever jusqu'à la dictature fut toujours la suprême hantise des politiciens mégalomanes et des grands ambitieux. Même dans les pays comme le nôtre, où la démocratie est installée depuis longtemps, ils sont moins rares qu'on ne le suppose les apprentis dictateurs. Mais très peu l'avouent pour mieux piper la confiance des masses, ils se disent habituellement, grands amis des prolétaires.

Toutefois, ils alimentent, d'une façon occulte, des campagnes de presse pour la restauration d'un pouvoir fort. Un chœur, savamment orchestré, de journaux proclame que la cause de nos maux réside dans l'affaiblissement du principe d'autorité.

Et chaque jour, avec des variantes opportunes dans l'accompagnement, il entonne la même antienne, sous n'importe quel prétexte. C'est la condition imposée par l'invisible chef de jazz aux exécutants qui veulent avoir part aux libéralités des fins de mois. Par tous les moyens, au prix des plus honteux mensonges, il faut persuader au peuple que la situation deviendrait rapidement merveilleuse s'il avait à sa tête un maître omnipotent.

Pour peu que les banques soutiennent le candidat dictateur, il voit la foule des gens à vendre se presser à ses guichets ; et sans peine, il se ménage des complicités, même parmi ceux qui se disent ses adversaires.

L. BARBEDETTE.

AU CHERCHE-MIDI

L'Agonie d'un Objecteur

Depuis le 14 octobre, un objecteur de conscience, Henri FERJASSE, condamné la veille à un an de prison, pour insoumission, fait la grève de la faim, pour obtenir comme BERNAMONT, LERETOUR, GREGOIRE, le droit de ne pas être soldat, pour raisons de conscience.

Lorsque paraîtront ces lignes, notre jeune camarade en sera à son vingtième jour de jeûne, seul moyen de protestation et de défense qui reste aux victimes des Conseils de Guerre, pour échapper à l'opinion publique. Si l'on ajoute aux tortures de la faim, celles non moins cruelles du froid et du secret, en réponse à sa décision, les autorités militaires l'ayant jeté au cachot, avec l'espoir que ces mesures féroces amèneront notre ami à récipiscence et à abandonner sa résolution ; mais nous qui connaissons notre ami, nous savons qu'il est résolu à tenir coûte que coûte et que rien ne saura abattre son courage.

C'est dire que sa vie est en danger de mort. Pendant qu'il est temps encore, nous devons protester contre sa détention, réclamer sa libération, des précédents ont été créés par les cas de BERNAMONT, LERETOUR, GREGOIRE ; écrivez au Ministre de la Guerre, saisissez vos organisations, protestez près des journaux qui refusent d'insérer les communiqués de nos amis avisant l'opinion publique du cas de notre camarade.

Henri FERJASSE est défendu par Chazette qui se dépense sans compter pour obtenir la libération de notre jeune camarade, mais pour forcer le destin, il lui faut l'appui de l'opinion publique ; laissera-t-elle mourir ce jeune pacifiste qui accepte de faire le sacrifice de sa vie pour la sauver de la guerre qui vient, du déshonneur qui l'attend, si elle ne réagit contre la politique des profiteurs de guerre ?

La parole est aux pacifistes.

Lettre ouverte
à Monsieur le Ministre de la Guerre

Douloureusement émus par la situation angoissante de Henri Ferjasse, objecteur de conscience qui, depuis le 17 octobre fait la grève de la faim au Cherche-Midi, en des circonstances aggravées par le froid et la mise en cellule, pour obtenir le droit et la reconnaissance de l'objection de conscience.

Sachant de source digne de foi que cet objecteur est décidé à aller jusqu'à la mort s'il le faut.

Tenant compte des précédents créés par Bernamont, Leretour, Grégoire, objecteurs de conscience, que vous avez bien voulu faire relâcher en des circonstances semblables.

Persuadés que vous ne pouvez pas laisser mourir un homme de haute conscience et d'inattaquable moralité, coupable seulement de prendre trop à la lettre et dans leur esprit les différents traités et pactes mettent la Guerre « hors la loi ».

Les soussignés, en attendant qu'une loi dont le besoin se fait particulièrement sentir fixe le statut des objecteurs de conscience réclament votre intervention et la mise en liberté de l'objecteur Henri Ferjasse qui, par son esprit de sacrifice, prouve que son geste est dicté par de hautes considérations morales.

Attirent votre attention sur le fait que Ferjasse fait la grève de la faim depuis plus de 15 jours et que sa vie est en sérieux danger.

Dans l'espoir que vous comprendrez notre intervention et que vous voudrez la prendre en considération.

Recevez, Monsieur le Ministre, nos salutations distinguées.

Ont signé :

Jules RIVET, Madeleine PAZ, André PHILIPS, Raymond OFFNER, Marcel MILLET, Roger MARTIN du GARD, Dr LEGRAIN, Philippe LAMOUR, Robert JOSPIN, HAN RYNER, Gabriel GOBRON, René GERIN, Jean GIONO, Gustave DUPIN, Georges DUHAMEL, Marcelle CAPY, BANVILLE D'HOSTEL, Lucien DESCAVE, Michel CORDAY, Henri BARBUSSE, Louis BARBEDETTE, Paul BRULAT, LACAZE-DUTHIERS, Colette RAYNAUD, Henriette SAURET, GOUTTENOIRE de TOURY, Léon FRAPIE, Mme de SUPRIX, Franz JOURDAIN, Mme DUCHESNE, Henri DUJARDIN, Pr LANGEVIN, Félicien CHALLAYE, Pierre SCIZE, Jean-Richard BLOCH, VIGNE D'OCTON, Théo VARLET, Camille SPIESS, Henri TORRES, Henri ROSER, H. FOLLIN, Francis DELAISI, Ch. A. BONTEMPS, René VALFORT, LEO POLDES, Armand CHARPENTIER, Lucien LEFOYER, Georges PIOCH, ROMAIN ROLLAND, Victor MARGUERITTE,

L'Affaire Dreyfus et la Rhétorique jaurésiste

Les hasards de l'actualité qui ont fait reparler, il y a quelque temps, de l'Affaire Dreyfus, ont montré que non seulement elle est mal connue de notre époque, mais aussi que les travailleurs sont bien loin d'avoir su en tirer les enseignements, précieux pour eux, qu'elle a laissés et qui auraient dû avoir, entre autres résultats, celui de les faire mieux se garder de la duperie politicienne.

Nous avons extrait les lignes qui suivent de l'article : Rhétorique, paru dans le fascicule n° 51 de l'Encyclopédie anarchiste. Il est nécessaire de rappeler ces choses à ceux qui les ont trop oubliées et de les apprendre à ceux qui les ignorent (1).

La sottise bourgeoise, expression d'une classe « condamnée à mort et qui le mérite entièrement, comme le mérite un bandit ou un assassin professionnel » (Gorki), a mis plusieurs lustres, depuis trente ans, sa suprême espérance dans la *rhétorique jauresiste*, dernière sophistication démocratique qu'il est nécessaire de démasquer à l'usage des prolétaires encore connaints dans le verbiage politicien. C'est une page d'histoire qui n'est pas assez connue.

La rhétorique jaurésiste est née de l'affaire Dreyfus. Elle est l'explication de la faillite socialiste, dernier épisode de la banqueroute républicaine, car, après elle, il n'y a plus de choix qu'entre deux solutions : la dictature ou la révolution. L'opportunisme gambettiste avait commencé la banqueroute en livrant la République à la réaction sociale. Les radicaux l'avaient continuée. Ayant pris la place des gambettistes dégoûtés comme revendicateurs de la République, ils avaient suivi la même voie qu'eux lorsque leur chef, M. Bourgeois, était entré dans le ministère Ribot, en 1892, entraînant son parti à liquider « entre camarades » le scandale du Panama. Un coup d'éponge magistral laissa impunies les voleries panamistes et permit à leurs auteurs, par la solidarité politicienne, de demeurer au pouvoir et aux affaires parmi les parangons de la vertu civique ! C'est dans ces conditions particulièrement immorales que la République opportuniste et radicale, nantie d'un si fâcheux concordat, continua. Mais il restait le parti socialiste, le parti de l'*Internationale Ouvrière*, le parti de la pureté politique, pour nettoyer les écuries d'Augias, relayer le régime qui n'avait plus de républicain que son titre, et dont les profiteurs étaient cyniquement statufiés sur les places publiques.

Lorsque l'affaire Dreyfus éclata, la voix puissance de Jaurès fit se lever les socialistes avec tous les « défenseurs de la justice ». L'heure était venue d'en finir avec une réaction et une corruption maintenues par des républicains défaillants. L'insolence des prétoriens et du Gesù était arrivée à son comble ; leur audace, encouragée par l'impunité, ne reculait même pas devant le faux et l'assassinat. L'affaire Dreyfus ne tendait pas sa portée aux réparations dues au déporté de l'île du Diable, citoyen quelconque, victime d'une forfaiture comme il en était tant ; elle était un symbole, elle portait en elle toutes les revendications de la Vérité et de la Justice contre l'iniquité sociale, elle était la Révolution...

Ce fut alors au tour des socialistes de sauver la réaction. Waldeck-Rousseau, « syndic de faillite de l'affaire Dreyfus » (Rosa Luxembourg), présida à l'opération, comme Ribot avait présidé à celle du Panama. Millerand lui apporta le concours socialiste, comme Bourgeois avait apporté à Ribot le concours radical. Après des années de lutte, alors que la forfaiture était démasquée, que les faussaires, cloués au pilori de l'opinion, étaient près du châtiment, que tout l'édifice de boue et de honte de l'iniquité allait s'effondrer pour faire place à un monde nouveau, ce fut, le 19 décembre 1899, un nouveau coup d'éponge sur le crime, la *loi d'amnistie* grâciant tout le monde, innocents et coupables, enlevant aux premiers les réparations qui leur étaient dues, soustrayant les seconds au châtiment qu'ils méritaient. D'Aiguillon, une fois de plus la Vérité, bafouant la Justice et signant une nouvelle capitulation républicaine devant les malfaiteurs triomphants ! Depuis, le parti socialiste a « vomi » Millerand, il a vomi aussi bien les renégats de son espèce ; trop tard, le coup était fait. Millerand avait pu accomplir son œuvre criminelle ; il put la poursuivre jusqu'aux Cours martiales de 1914-1918, et d'autres ont continué. Les socialistes continuent aussi, qui refusent, disent-ils, de « participer » au gouvernement, mais qui y collaborent et qui collaborent même à la dictature, quand la bourgeoisie leur en offrira la direction contre la Révolution qu'ils ont reniée.

Comment cela a-t-il été possible ? Oh ! il n'est pas nécessaire de beaucoup de développements pour montrer l'œuvre de ce que nous appelons la « réthorique jaurésiste » et en faire comprendre le mécanisme. Elle est sommaire et elle est nette, malgré toute la blaglologie répandue *après*, pour la justifier quand *tout était accompli*, comme dans l'Evangile et dans l'éternelle histoire des peuples mystifiés.

Après les préliminaires des premiers défenseurs qui avaient dénoncé la forfaiture et indiqué les voies de la vérité, Jaurès s'était lancé dans l'affaire Dreyfus. Par sa prestigieuse influence, il l'avait imposée à son parti comme une cause sociale dont dépendait tout l'avenir du prolétariat et de la civilisation. Elle était à ses yeux : « *une des plus grandes batailles du siècle, une des plus grandes de l'histoire humaine.* » (*Petite République*, 12 août 1899.) Il avait dit à la classe ouvrière hésitante que si elle ne se levait pas pour cette lutte, ce serait « *la pire abdication et la pire humiliation, la négation même du grand devoir de classe du prolétariat.* » (*Petite République*, 15 juillet 1899.) Dans le même article, il avait ajouté, pour les gueusdistes méfiants : « *Nous voulons toute la vérité !... Nous continuons la lutte, et si les juges de Rennes, abusés par les manœuvres ignobles de la réaction, devaient encore sacrifier l'innocent pour sauver les chefs militaires criminels, demain encore, malgré les manifestes d'excommunication, malgré les scandaleux appels à la falsification, à l'amoindrissement, à la déformation de la lutte de classe, nous nous lèverons de nouveau, malgré tous les dangers, pour crier aux généraux et aux juges : Vous êtes des bourreaux et des criminels !* » Jaurès avait écrit encore, pendant le procès de Rennes : « *Quoi qu'il en soit, la justice approche ! L'heure de la délivrance approche pour le martyr, l'heure du châtiment approche pour les criminels !*» (*Petite République*, 13 août 1899) ; et ceci : « *Je jure que Dreyfus est innocent, que l'innocent sera réhabilité, que les criminels seront punis.* » (9 août 1899.)

Il avait enfin déclaré à Lille, en novembre 1899, un mois à peine avant la loi d'amnistie : « *Pour moi, j'ai voulu continuer, j'ai voulu persévérer jusqu'à ce que la bête venimeuse ait été obligée de dégorger son venin.*

Oui, il fallait poursuivre tous les faussaires, tous les menteurs, tous les bourreaux, tous les traîtres ; il fallait les poursuivre à la pointe de la vérité comme à la pointe du glaive, jusqu'à ce qu'ils aient été obligés, à la face du monde entier, de confesser leurs crimes, l'ignominie de leurs crimes. » Affirmations énergiques, engagements solennels. Ils entraînaient les socialistes, les prolétaires, tous les hommes de vérité et de justice, « intellectuels » et « manuels », Internationale de la pensée et Internationale Ouvrière, à la véritable lutte de classe, la véritable lutte finale d'où sortirait un monde régénéré.

Qu'arriva-t-il ? La « bête venimeuse » ne dégorgea pas son venin ; les faussaires, les menteurs, les bourreaux et les traîtres ne confessèrent nullement leurs crimes. Ils continuèrent, aussi insolents, si bien qu'aujourd'hui même, et dans les lycées de l'Etat, il y a encore des professeurs qui peuvent enseigner impunément aux jeunes Français que « Dreyfus fut un traître » et qu'il fut défendu par le « syndicat de la trahison »!...

M. Millerand étant devenu ministre, à côté du général Gallifet, chourineur de la Commune, ce fut le vote de la loi d'amnistie, grâce au concours des socialistes. Et voici alors ce que la rhétorique jaurésiste produisit, un an à peine après la déclaration de Lille : il fallait « *se débarrasser des procès ennuyeux et maintenant inutiles, pour éviter la satiété du public qui bientôt se fermerait à la vérité elle-même* ». (*Petite République*, 18 décembre 1900.)

Rosa Luxembourg a écrit à ce sujet : « Encore un pas en avant, et les anciens héros de l'affaire Dreyfus apparaîtront comme des fantômes importuns dont on ne saurait se débarrasser assez vite ». Le pas fut vite fait. Dès le 24 décembre 1900, la *Petite République* exécutait Zola qui protestait contre l'amnistie. Il y avait « assez de lumière » ! Zola devait se taire. « *Surtout, pas de plaintes, pas de répétitions* » ! L'affaire Dreyfus n'était plus qu'un « *cas individuel* », de même que celle de Picquart. « *Dans notre aspiration vers la justice* (sic), *nous ne pouvons nous borner à des cas individuels* », écrivait Gérault-Richard, faisant écho à Jaurès. (*Petite République*, 30 décembre 1900). La justice, ce n'était plus la vérité « *qui était en marche et que rien n'arrêterait* », ce n'était plus la lutte de classe, la Révolution ; c'était maintenant la « *défense républicaine* » à la sauce opportuniste ! On en arriva à plaindre les bourreaux : Esterhazy errant « déguenillé et affamé », Boisdeffre « enfui » de l'état-major, Gonse « se traînant abattu », de Pellieux « mort en disgrâce », Henry qui avait dû « se trancher la gorge », du Paty de Clam « hors de service ». Pour un peu, on les aurait tous réhabilités avec Mercier devenu sénateur !... La « défense républicaine », c'est-à-dire la défense de la politicaillerie tarée qui déshonorait la République, était seule à considérer, comme elle l'avait été par l'opportunisme après le 16 mai et par le radicalisme après le Panama.

Nous ne pouvons nous étendre davantage, mais on trouvera dans l'ouvrage de Rosa Luxembourg : *Réforme et Révolution*, l'exposé aussi complet que démonstratif des événements par lesquels

la rhétorique jaurésiste a soutenu le *millerandisme* et réduit le socialisme à l'impuissance révolutionnaire. La suite n'a fait que confirmer et renforcer les conclusions que Rosa Luxembourg a tirées, il y a trente ans, dans ces termes : « *Ainsi la tactique de Jaurès, qui voulait atteindre des résultats pratiques en sacrifiant l'attitude d'opposition, s'est montrée la moins pratique du monde. Au lieu d'accroître l'influence socialiste sur le gouvernement et le Parlement bourgeois, elle a fait des socialistes l'instrument sans volonté du gouvernement et l'appendice passif de la petite bourgeoisie radicale. Au lieu de donner une nouvelle impulsion à la politique avancée à la Chambre, elle a laissé perdre, avec l'opposition des socialistes, le stimulant qui seul eût pu amener le Parlement à une politique décisive et courageuse.* » De plus en plus, les socialistes se sont enfoncés dans le marécage opportuniste.

Le « dégonflage » socialiste dans l'affaire Dreyfus s'est complété alors de la conspiration du silence organisée contre ceux qui ne voulaient pas d'une amnistie déshonorante pour eux et pour la justice. Dans sa magnifique préface au recueil d'écrits de Bernard Lazare : *Le Fumier de Job*, Charles Péguy a montré le processus de cette conspiration. C'est en vain que Bernard Lazare, Zola, Gohier, Dreyfus lui-même protestèrent. On vit se fonder *l'Humanité* avec l'argent des grands juifs, des « fermiers généraux de l'estomac national », comme dit aujourd'hui M. Moro-Giafferi, des « ventres dorés » engraissés de la misère publique. L'un d'eux, qui est devenu pendant et après la guerre le dictateur du blé et du pain cher, paya ainsi son élection « socialiste », que fit faire Jaurès, dans une circonscription cévenole ! La condition essentielle que les grands juifs mirent à leur apport au « journal du prolétariat » fut que les Bernard Lazare n'y écriraient pas !... Ces messieurs en avaient assez de « se battre pour la justice ». Ils préféraient s'entendre avec les faussaires, les « trublions », les « traineurs de sabre », et les évèques qui béniraient leurs chiens en attendant de les bénir eux-mêmes entre deux pogromes de misérables juifs. Et les choses continuèrent comme devant pour la Vérité et la Justice une fois de plus bafouées, pour les prolétaires une fois de plus bernés.

C'est à cette rhétorique jaurésiste qu'on dut ensuite les sinistres farces de la « démocratisation de l'armée » et de la « réforme des conseils de guerre » devenus « tribunaux militaires ». Ces conseils font plus de victimes que jamais, depuis leur suppression et celle de « Biribi », dans les colonnes des journaux de la « défense républicaine ». Les singes qui montrent la lanterne magique aux « dindons souverains » ont baptisé carpe-Painlevé, la poularde-Millerand ; la « double-bouche » de Lebon s'est changée en « poucettes-humanitaires », et le tour a été joué. Les échos les plus douloureux peuvent venir de la terre d'Afrique ; personne ne les entend plus, puisqu'on vous dit qu'il n'y a plus de « Biribi » !... C'est encore à cette rhétorique qu'on doit une autre farce non moins sinistre, celle du « statut des Congrégations », donnant aujourd'hui à Tartufe et à Flamidien toute sécurité pour réencapuciner et remoraliser le pays, sous l'édifiante protection des politiciens laïques qui vont à la messe et envoient leurs enfants dans les écoles pieuses. On a vu les plus farouches libres penseurs aller « du Diable à Dieu », et des « Vengeurs de Ferrer » promettre de défendre les mystères de la Vierge en recevant les insignes de l'Immaculée Conception des mains des assassins de Ferrer.

Jaurès paya cruellement les conséquences de sa rhétorique quand il fut assassiné par ceux qu'elle avait amnistiés quinze ans auparavant. Son parti n'a pas pour cela cessé l'œuvre de capitulation opportuniste. Il l'a continuée durant la guerre de 1914 et il la continue encore plus énergiquement depuis, au nom de l'Internationale Ouvrière dont il est de plus en plus séparé, comme le parti radical la continue au nom des « petits bourgeois », des « petites gens » qu'il abandonne à tous les escrocs des scandales capitalistes. Il les livre même, comme dernière ressource, depuis qu'il les a fait râlisser par les banquiers dans la récente conversion de la rente, aux consolations spirituelles que M. Bergson, le grand philosophe du régime, fait tomber sur leurs têtes des hauteurs sorboniques, en disant : « le corps de l'homme agrandi par la science attend un supplément d'âme »... sans doute pour remplacer le « supplément » qu'il ne peut plus s'offrir au restaurant...

EDOUARD ROTHEN.

(1) Nos lecteurs verront certainement que les effets de la « rhétorique jaurésiste » se retrouveront actuellement dans la « crise » du parti socialiste.

Cet article est un complément utile et nécessaire à la brochure de notre ami E. Rothen, sur la **Politique et les Politiciens**, « une duperie, des dupeurs », parue récemment aux éditions de **l'Encyclopédie Anarchiste**. Prix : 1 franc.

Depuis que tout mouvement pacifiste a été rendu impossible en Allemagne, le devoir de guider ce mouvement échoit à la capitale de l'Autriche, Vienne. Ce n'est pas la première fois que pareil honneur lui revient ; c'est de cette dernière ville que Berthe Suttner jeta au monde son cri : « A bas les armes ! », et c'est de Vienne qu'Alfred H. Fried publia d'abord sa revue *Friedenswarte* (Revue pour la Paix). Pour empêcher que le monde ne désespère des sentiments pacifistes des Allemands et ne voit en eux des ennemis de toute entente entre les nations, il est nécessaire que l'Autriche, si durement frappée, prouve aux yeux de l'univers qu'elle ne veut que la sauvegarde de son indépendance et le progrès pacifique.

Par sa situation géographique, l'Autriche a une vocation particulière ; pays de cols et de routes, elle voit traverser son territoire par les grandes voies internationales qui unissent les contrées méridionales aux régions septentrionales, celles de l'Est plutôt rurales, celles de l'Ouest davantage industrielles. De tous temps, le bassin viennois a tiré de cette situation une importance de premier ordre. Déjà, les romains avaient constaté cette importance et y avaient créé deux villes : Vindobona et Carmuntum, cette dernière disparue, tandis que Vindobona est devenue la Vienne qui eut de nombreuses luttes à soutenir contre les barbares, les hordes guerrières envahirent ce pays et, en 1529, ainsi qu'en 1683, les Turcs échouèrent devant les murs de Vienne.

Après la guerre mondiale de 1914, les peuples de l'ancienne monarchie austro-hongroise ont secoué leur tutelle, mais l'importance géographique de Vienne n'a pas diminué ni sa situation politique. Elle aspire à devenir le négociateur de la paix entre les nations qui habitent l'ancien territoire de l'Autriche-Hongrie, la petite Autriche ne veut pas être mêlée aux conflits d'intérêts des autres groupements et Etats. Elle demande une neutralité comme celle que la Suisse possède depuis 1824, mais l'Autriche veut plus : elle veut propager l'idéal pacifiste.

Vienne, si renommée par ses institutions sociales (on connait ses dispensaires, ses stades, ses jardins publics, ses piscines, et surtout ses logements modernes [à] bon marché) et par sa musique, a la volonté de devenir le porte-paroles des idées humanitaires et pacifistes.

L'Autriche désire conclure une paix économique durable avec ses voisins. Les Etats nouvellement formés, indépendants politiquement, pourraient réaliser, de leur plein gré, une union économique avec l'Autriche avec laquelle ils ont formé une unité économique pendant de longs siècles.

Les puissances occidentales représentent le principe de la démocratie, l'est et le sud-est de l'Europe et la plus grande partie de l'Europe centrale sont acquises au régime dictatorial. Il subsiste une étroite bande d'Etats démocratiques : la Suisse, l'Autriche, la Tchéco-Slovaquie. Comme aux époques révolues, Vienne se trouve être le rempart de la civilisation, c'est dire que la défense de cette ville intéresse les puissances occidentales et le monde entier.

Raffermir la démocratie en Autriche est facile si ouvriers et paysans forment un même front ; cette union réunirait les deux tiers de la population. Mais la situation de Vienne devient intenable : si l'on veut conserver les dernières formes de la démocratie, Vienne est en danger ; si elle succombe, le front de la liberté sera rompu et menacé et avec elle toute la démocratie et la paix du monde.

FRANZ RONA.

Le Véritable Intellectuel

Le véritable intellectuel n'est le soldat d'aucune cause. Ou, si l'on veut, il est le soldat de sa propre cause. Il part du précepte socratique « connais-toi toi-même » et il veut se connaître pour se réaliser... Il rejette donc, comme autant de causes d'erreur et d'obstacles à sa réalisation, tous les préjugés religieux ou patriotiques, toutes les morales de troupeau, toutes les servitudes et les tyrannies politiques. Que découvre-t-il en lui ? Ici, je ne puis répondre pour d'autres. « Le moi est haïssable », dit Pascal, esclave esclavagiste. Et c'est son moi asservi qu'il nous présente comme l'absolu, comme la raison universelle.

Le moi, dirai-je est seul aimable. Parce qu'il se présente comme un dans une foule innombrable. Quand je me dis, je n'ai pas la prétention de dire le voisin. Quand je découvre les modes et les règles de ma réalisation, je ne prétends pas les imposer à sa réalisation... Dès que je me suis délivré des servitudes et des tyrannies aussi asservissantes, dès que je me suis purgé de tout servilisme et de tout dominisme ; dès que je n'obéis plus à des puissances extérieures ou à de faux intérêts extérieurs, je trouve que je suis amour. Et il faut que je découvre le moyen de me donner sans m'imposer; de me donner à qui ne fera pas de moi un instrument et peut-être un complice.... Donc je ne me donnerai à rien qui diminue l'individu ou de ce qui divise l'humanité. A l'humanité, j'essaie de me donner en lumière sincère. A l'individu, j'essaie de me donner en lumière discrète et, quand l'occasion s'y prête, en bienfait matériel... Mais le plus grand bien que je puisse tenter, n'est-ce pas de déshonorer la guerre elle-même, tout ce qui est moyen et cause possible de guerre, en particulier, les nationalismes ou islamismes, tout ce qui m'empêcherait de fraterniser à égalité avec n'importe quel homme de n'importe quelle origine, de n'importe quelle idéologie....

La paix que je veux entre les idéologies, n'est pas seulement un triomphe de la tolérance... La tolérance n'est encore qu'une fausse paix. C'est un minimum que je tâche d'obtenir de l'intolérant. Mais je veux lui donner davantage. Entendons-nous. Je n'accorde rien à l'intolérance, je n'accorde que des apparences à ses opinions de troupeau. C'est à lui, à ce qu'il a de personnel, d'original, de profond, d'ignoré peut-être de lui-même, que je me donne avec toute la discrétion nécessaire pour ne pas l'irriter, avec toute la lumière possible. Je tâche d'éveiller en lui l'homme, l'unique et le fraternel, qui diminuera, puis détruira en lui le Français ou l'Allemand, l'Européen ou l'Américain, le catholique ou le boudhiste... Quand il pensera par lui-même, il ne pensera pas comme moi, mais il ne pensera plus contre moi... Seuls les esclaves d'une doctrine reçue toute faite sont intolérants. Celui qui crée sa propre pensée sait qu'elle est harmonieuse à son être, non à d'autres êtres et, comme il n'exige pas que j'ai la couleur de ses yeux ou la forme de son nez, il ne me demande pas de nasiller sa parole ? J'aime sa pensée en lui, chez lui, élément de son harmonie et je n'essaie d'en transporter aucune partie telle que dans mon harmonie différente. Ma paix est amour affectueux...

Dans quel pays l'humanité se dégagera-t-elle d'abord ? Dans le premier pays où un Jésus pourra se manifester sans être crucifié, emprisonné ou raillé et sans être, après sa mort, utilisé par l'impérialisme militaire et sacerdotal. Dans le premier pays où un François d'Assise ne risquera d'avoir parmi ses fils aucun frère Elie. Dans le pays où un Tolstoï pourra prêcher la non-résistance au mal sans contribuer à déclencher une révolution sanglante. Le nom de ce pays, je consens à vous le dire, mais pendant quelques millénaires, je l'appelle Utopie. Quand ce nom sera changé, l'histoire parlera si clair que, même si les jeux de l'amour et du hasard nous font rencontrer en un nouvel avatar, vous n'éprouverez nul besoin de m'interroger.

Extrait de Han Ryner « magicien de la Pensée par Eugen Relgis « Controverses ».

Réclamez-nous la brochure : **MARINUS VAN DER LUBBE « Prolétaire ou Provocateur »**, indispensable pour comprendre le geste de l'incendiaire du Reichstag.

La brochure : 0 fr. 30 ; les 10, 2 fr. 50 ; les 100, 20 fr.

Adressez commandes et fonds à : A. Barbé, boîte postale, Falaise (Calvados).

L'ARGENT

Lèpre occulte poussée au fond du cœur humain,

Gangrène dévorante, infectieux venin,
Tout l'idéal à bas, la curée et l'ordure,
Argent, ferment maudit du monde en pourriture.

Avarice, vipère aux portes des trésors,
Tueuse de bonté, buveuse de Remords,
Poursuivie par l'Angoisse, ignorant la Chimère,

Argent, pieuvre mangeant l'homme jusqu'aux viscères.

Appétits embusqués au maquis de la Loi,
Le Faible dévoré par le Fauve aux abois,
Dols, procès, des bas-fonds du cœur toute la lie,

Argent, générateur de haine et de folie !

Basse envie et discorde au sein des cœurs amis,

Lutte jusqu'à la mort des frères ennemis,
Traitrise, lâchetés, mensonges, infamies,
Argent, suceur de moelle et massacreur de vies.

Baisers, vice, impudeur, jeunes rêves flétris,
Larmes, sanglots, amour et chasteté meurtris,

Cynisme et muflerie, la mort des consciences,
Argent, fruit vénéneux de l'arbre de Science.

Fièvre, ruée vers l'or, vertigineux poison,
Soif ardente, vaisseaux cinglant vers des Toisons.

Hécatombes de noirs au soleil des Tropiques,

Etal et grouillement de la Bête lubrique,

Argent, idole pourpre aux cerveaux frénétiques.

Dans le creuset du Monde, argent, métal, ardent,

Flamme impure engendrant à travers tous les temps,

La Guerre et la famine et la peste et la honte,

Drapeau claquant au vent et de sang dégouttant,

Des noirs réduits du peuple, écoute, une voix monte,

Regarde, un spectre armé guide les Combattants,

Trop de crimes, Justice-Argent, rends-nous tes comptes !

J.-L. AUBRUN.

(Extraits des « Imprécations »)

Réponse à Karl Radek

Dans le *Pravda* de Moscou, Radek écrivit dernièrement un article intitulé : « L'échec du Hollandais volant ». Je considère cet article comme une extériorisation typique du jésuitisme bolcheviste. Résumons-le :

a) *Si la presse mondiale ne s'était intéressée à l'incendie du Reichstag, Van der Lubbe « se serait suicidé en prison ».*

b) *Quand il devint évident que Dimitroff prendrait la place des avocats défaillants, réfuterait toutes les dépositions de Van der Lubbe et forcerait ce dernier à avouer sa provocation, l'ordre fut donné à Van der Lubbe de faire* l'idiot.

c) *L'incendie du Reichstag fut l'accident qui aida la révolution nationale à vaincre.*

Nous sommes absolument d'accord sur le premier paragraphe. Sans l'agitation mondiale, Lubbe eut été assassiné en prison, ce qui aurait permis à la police de fabriquer une fausse déposition et d'accabler ainsi les inculpés communistes. Si cela n'a pas été fait, c'est que certaine presse — pas la presse bolcheviste — a reproduit l'interrogatoire de Lubbe durant lequel ce dernier revendique la responsabilité totale de l'incendie. Les hitlériens doivent regretter aujourd'hui la publication de l'interrogatoire... il les gène dans leur accusation contre le bolchevisme. Car un seul « fait » peut sauver les bolchevistes : *c'est que Lubbe puisse durer jusqu'à la fin du procès sans perdre la raison.* S'il dure « cet idiot » qui dit « oui » quand on l'accuse, et répond « non » quand on accuse les autres, il sauvera la vie des amis du « jésuite » Radek ! Souhaitons-le.

Avec le deuxième paragraphe, nous pénétrons l'esprit et la manière des tyrans bolchevistes. En matière de procès politiques, ce sont des spécialistes éminents. Je trouve tout naturel qu'ils prêtent aux hitlériens des méthodes qui, jusqu'ici, n'avaient été pratiquées que par eux.

Ainsi Dimitroff, ce lutteur magnifique, aurait réfuté la déposition de Van der Lubbe, dans laquelle il se reconnait seul coupable pour l'acculer à avouer ses relations avec les nazis... Pauvre jésuite ! Quel carence d'imagination ! Voyons réfléchis un peu... Réfléchissons tous... Si Lubbe est l'agent d'Hitler, en pareille circonstance il ne peut agir qu'en marchant dans la voie de la provocation, qu'en utilisant les armes habituelles de provocateurs, c'est-à-dire en dénonçant et chargeant ceux que la police veut atteindre. On ne peut pas concevoir un provocateur qui ne dénoncerait pas ses co-inculpés à ceux qui l'utilisent dans ce métier ! Que Radek se rappelle ses luttes contre la police tzariste : les provocations se déroulèrent toujours à travers le même système. Il n'y en a pas d'autre !

Supposer que Dimitroff eut acculé Lubbe à des aveux extraordinaires ? C'est se placer au-dessus des réalités, oublier la personnalité énergique de Lubbe. D'ailleurs, à quoi rime cette hypothèse « idiote » , alors qu'il eut été si facile à Lubbe, disons mieux impossible physiquement et moralement de ne pas dénoncer les complices qui lui auraient été désignés. Imaginez-vous un provocateur ! Une telle personnalité est-elle capable d'éprouver un remords qui la conduise à sauver ceux qu'elle devait perdre et par conséquent à offrir à la torture une résistance morale qui ne livre aucun nom...? Croyez-vous cela possible ? Et même dans ce cas de « remords », le provocateur dénoncerait ses corrupteurs : ce serait le moyen le plus simple de racheter sa faute.

Ainsi, selon Radek, quand il devint évident que ce provocateur, pour le moins extraordinaire, avouerait son forfait « au lieu d'en finir l'exécution » *l'ordre lui fut donné de jouer l'idiot ! ! !*

Ça, voyez-vous, européens, c'est russe, dans le sens bolcheviste. Là-bas, les saboteurs par remords, s'accusent même des crimes qu'ils n'ont pas commis et pour les punir de leurs forfaits, on les place à la tête de l'économie soviétique. Comprenne qui pourra ! J'ai peur Radek que tu prennes pour des « idiots », tous les lecteurs de la *Pravda*...

Cet idiot, comme je l'ai déjà dit, trouve assez de jugement pour protéger toujours les mêmes et se condamner lui-même. Si l'idiotie comporte une pareille rectitude de jugement, un sang-froid aussi déconcertant, une telle résistance morale aux pires tortures : c'est une belle idiotie ! Si magnifique dans son délabrement qu'elle me rend, Radek la perspicacité écœurante et ta personnalité méprisable.

Sais-tu maintenant ce « qui aide la révolution nationale à vaincre ? » C'est la tyrannie moscovite quand elle recherchait l'amitié nazi « pour faire un bout de chemin ensemble... » C'est la tyrannie bolcheviste quand elle livrait 300.000 gardes rouges, 5 millions d'électeurs à l'autorité « *absolue* » d'un état-major propre à figurer au Reichstag, mais incapable d'utiliser dans la lutte des prolétaires héroïques qui connaissent dans les pires tourments, le remords de vous avoir écoutés, vous, les Maîtres ! Et quand le prolétariat allemand fut vaincu « par vos fautes », la Sainte Russie », « *la Russie au service de la Révolution mondiale* »... ferme ses frontières à ses enfants traqués par les chasseurs de scalps...!

C'est ça, Radek, votre révolution ? Laissez-moi vous vomir avec elle...

G. M.

Pourquoi Van Der Lubbe n'a pas été défendu au « Procès » de Londres

Me Vermeulen, juriste belge, prétend qu'il n'y a pas eu à Londres de « procès », mais une simple *enquête*. D'autre part, il s'étonne que les amis de Van der Lubbe ne soient pas venu le défendre devant le tribunal improvisé qui s'était nommé lui-même (ou qui avait été nommé par M. Munzenberg et consorts) aux fins de juger « *les véritables incendiaires du Reichstag* ».

Nous sommes étonnés d'avoir à apprendre à Me Vermeulen des choses qu'il devrait déjà savoir, ayant été lui-même membre de la Commission d'enquête qui a « rédigé le *Livre Brun* » et du tribunal qui en a formellement « vérifié » les conclusions. Ce n'est pas notre faute si ces conclusions s'effondrent un peu plus chaque jour.

Plus d'un millier de fois la presse a répété les mots « procès », « tribunal », etc., au cours des travaux de Londres ; ces expressions ont été employées par la Commission d'enquête elle-même dans des communiqués et dans le *Livre Brun*. Me Vermeulen n'a pas protesté.

D'ailleurs, de deux choses l'une : ou bien les séances de la Commission juridique de Londres étaient un « jugement » succédant à une « enquête », l'enquête étant représentée par le *Livre Brun*, ou bien elles n'étaient que la simple répétition dialoguée de cette même « enquête » déjà imprimée et publiée. Et comme, d'une façon comme de l'autre, l'enquête comportait un jugement et le jugement une enquête, que les enquêteurs étaient les mêmes que les juges et que ceux-ci « vérifiaient » les conclusions péremptoirement données en conclusion de leur propre enquête, il était d'avance absolument certain qu'aucun désaccord ne surgirait entre les constatations des juristes de Londres et les affirmations préalablement jetées en pâture au public par ses mêmes juristes. Ceci explique notre attitude de réserve.

Si le matériel dont disposent les amis de Van der Lubbe comme comité avait été remis aux soi-disants enquêteurs, ceux-ci auraient pu en abuser de la même façon qu'ils ont abusé de la confiance de plusieurs camarades et amis de Lubbe, pris isolément pour leur extorquer des documents dont ils ont fait un usage déloyal ou frauduleux. (Voir le *Livre Rouge* : Réponse au *Livre Brun*.)

Par-dessus tout, les amis de Lubbe n'avaient aucune raison d'accepter comme arbitres d'honneur prolétarien un ramassis d'avocats, de politiciens bourgeois, de gouvernants et anciens gouvernants, placé sous l'égide du raciste juif Einstein, du semi-fasciste Nitti et du radical Bergery, un symbole évident de l'union sacrée de tous les chauvins impérialistes pour l'affamment et l'extermination réciproque du prolétariat allemand et du prolétariat français.

A nos yeux, les pantins dont le capitalisme franco-anglo-russe se sert pour jouer un « bon tour » à Hitler et préparer l'avènement de la guerre et du fascisme sous prétexte de croisade démocratique sont dignes des mêmes mépris que les pantins dont se sert la bourgeoisie allemande pour défendre la cause du fascisme et préparer la guerre dans son propre pays. Lord Marley vaut Wilhelm Buenger !

D'ailleurs, s'il existe des records dans l'infamie, ils ont été certainement battus par ce simple paragraphe du *Livre Brun* (publication officielle de votre comité, Maître Vermeulen) :

« *Van der Lubbe a joué son rôle aussi bien qu'il a pu. Il s'est laissé arrêter dans le Reichstag en flammes. Il a quitté sa chemise et sa veste pour donner une « image exacte » de « l'incendiaire communiste ». Il a avoué d'avoir mis le feu au Reichstag. Il a pris sur lui tous les incendies qu'on a voulu : au bureau d'Assistance publique de Neukolln, à l'Hôtel de Ville de Berlin, au Palais Impérial. Et Van der Lubbe avouera dans l'avenir tout ce que ses chefs attendent de lui. Il dira contre Torgler tout ce que ses mandataires nationaux-socialistes lui auront mis par écrit. Il dira contre Dimitroff tout ce qu'on souhaitera qu'il dise. Il chargera toute personne dont ses amis nationaux-socialistes veulent la mort. Il déchargera toute personne dont ses amis nationaux-socialistes veulent le salut.* » (Edition allemande, page 126.)

Comme on le voit, le Comité d'enquête interprétait de façon tendancieuse non seulement les gestes passés de Lubbe, mais ses « intentions » *futures*. Et comme Lubbe *n'avait et n'a encore désigné aucun complice*, mais, au contraire, revendiqué la responsabilité *exclusive* de son acte, le *Livre Brun* l'inculpait de provocation sur la base des dénonciations *qu'il était censé devoir commettre plus tard !* Enfoncés, Tartuffe et Loyola !

A. P.

Pourquoi LUBBE n'a pas été défendu à Leipzig

En ce qui concerne le procès de Leipzig, voici en quoi consiste les manœuvres de nos adversaires jusqu'à présent. Les autorités hitlériennes imposaient à Lubbe de choisir un avocat dans le barreau allemand. Il s'y est refusé et, de leur côté, les avocats allemands se sont récusés ; aucun ne voulait courir le risque de défendre l'incendiaire du Reichstag. On désigna pour la forme un avocat d'office qui n'a joué aucun rôle dans le procès et auquel Lubbe n'a jamais adressé la parole. Une possibilité d'intervention de la part des amis de Lubbe subsistait, en ce sens que la famille Lubbe, partie civile, pouvait présenter un avocat de son choix. C'est alors qu'un avocat hollandais, Franz Pauwels, s'est présenté au frère de Marinus, Jan Van der Lubbe, à Leyde, et a cherché à gagner sa sympathie, afin d'obtenir l'autorisation de se présenter à Leipzig en son nom. Les frais de voyage, indemnités et honoraires, auraient été payés par un certain « groupe d'intellectuels », ou « comité pro-juif »... En réalité, derrière la personnalité de Me Pauwels et derrière son soi-disant comité, il est facile de reconnaître les mêmes gens qui ont tout fait pour déshonorer Van der Lubbe et son geste devant l'opinion en l'appelant « détraqué », « pédéraste », « provocateur », etc. Ainsi en a jugé Jan Van der Lubbe, qui a fait parvenir à Me Pauwels la lettre recommandée suivante :

« *Monsieur,*

» *Par la présente, je vous informe que le consentement à la défense par vous de mon frère Marinus Van der Lubbe, qui m'a été arraché sous de faux prétextes, doit être considéré comme nul.*

» *Ce consentement m'a été extorqué par ces messieurs de la IIIe Internationale qui se cachent derrière le* Comité Mondial.

» *Je vous prie de prendre bonne note de ceci et de ne plus faire aucune démarche au sujet de la défense de mon frère, Marinus Van der Lubbe. Je vous demande de me retourner par retour de courrier, sous pli recommandé, la déclaration signée par moi.*

» *J'ai informé la presse de cette décision.* (*Signé*) : *Jan Van der Lubbe.* »

Cette décision avait été prise en plein accord avec le comité Van der Lubbe tout entier.

Le Comité pour la défense et la réhabilitation de Van der Lubbe, en effet, était sûr d'agir en conformité avec la pensée du vaillant militant menacé de mort, en disant :

« *Pas plus de défenseur bourgeois que d'un défenseur nazi ! Marinus Van der Lubbe n'en a pas besoin. Il a pris l'entière responsabilité de son acte comme acte révolutionnaire individuel ; il saura l'expliquer politiquement et en affronter toutes les conséquences, sans qu'il en retombe rien sur des innocents (Torgler, Dimitroff, etc.). Il saura sauver son honneur et la vie de ses compagnons de persécution injustement soupçonnés de complicité, si seulement ses gardiens ne l'assassinent pas avant qu'il paraisse devant le tribunal. Il n'a pas besoin d'avocats, mais bien de défenseurs révolutionnaires au sein du prolétariat mondial.* »

L. C.

A nos Amis

Nous avons envoyé une centaine de listes de souscriptions à des militants. Il est indispensable que celles-ci nous soient rapidement retournées, car nous ne pouvons oublier qu'en régime capitaliste, l'argent reste le nerf de l'action et nous en avons besoin pour mener la campagne de redressement que nous avons entreprise.

Déjà, le manque de fonds a fait retarder la parution du Livre Rouge, destiné à répondre aux mensonges du Livre Brun.

Œuvre de militants hollandais connus, ayant par leur culture révolutionnaire une compréhension du geste de Van der Lubbe, ce livre détruira l'infâme légende créée autour du pur révolté par la presse bourgeoise-bolchevick.

Nous en appelons à tous pour nous aider dans cette campagne de salubrité morale ; adressez votre obole à A. Barbé, Boîte Postale, Falaise, Calvados, C.C. 162-11, Rouen ; demandez-lui des listes de souscriptions, des renseignements. Bien spécifier : pour le Comité Van der Lubbe.

POUR LA CAMPAGNE PACIFISTE

N'oubliez pas de répandre les tracts publiés par notre camarade Stephen Mac Say, aux Ed. de la Sauvagette :

1° « Quand les cloches blasphèment » : 3 fr. le cent ; 25 fr. le mille.

2° « Les héritiers du Christ et la guerre » : 4.50 le cent ; 40 fr. le mille.

3° « Pas d'éducation guerrière, pas de jouets belliqueux ! » 3 fr. le cent ; 25 fr. le mille.

Contre 20 fr., 700 tracts assortis, franco. Adresser commandes (par chèq. postal 541-02, Paris) aux Editions de la Sauvagette, à Gourdez-Luisant, (E.-et-L.).

Circulaire du Comité International Van Der Lubbe

Section Française

Opinions

A. — Les Partisans

« Nous ne pensons pas surmonter l'action de la presse communiste, socialiste, syndicale et bourgeoise libérale du monde entier contre Van der Lubbe, en nous contentant de la condamner d'un simple mot. De plus en plus, au fur et à mesure que le jugement se poursuit, et plus encore lorsqu'il aura pris fin, les détracteurs actuels de Van der Lubbe auront besoin de recourir à tout un tas d'explications pour excuser les lâches et louches accusations qu'ils ont lancées contre lui. Nous ne les laissons pas échapper à leurs responsabilités.

« C'est déjà assez que les « sauveurs » politiciens se vérifient, partout et toujours, comme les comprometteurs et les destructeurs de toute lutte véritablement tentée dans le sens de la libération sociale. Au moins, ils devraient montrer une décence élémentaire en gardant le silence, lorsqu'ils n'ont pas le courage et la sincérité de saluer et d'applaudir des actes révolutionnaires aussi pleins de sens et de grandeur que celui de Van der Lubbe. »

MARCUS GRAHAM,
(*San Franscisco, U. S. A.*).

« On trouverait difficilement, dans l'histoire contemporaine, un acte de révolte individuelle, plus fécond dans ses résultats que celui de Van der Lubbe. Il a donné le coup de grâce au mensonge parlementaire et aux mythes du révolutionnarisme bolchévique — les deux illusions les plus dangereuses pour le prolétariat. »

ADUNATA DEI REFRATTARI
(*New-York, U. S. A.*)

« Ma conscience ne me permet pas de rendre Van der Lubbe responsable des outrages meurtriers pour lesquels les nazis se sont servis de son acte comme d'excuse... »

SYLVIA PANKHURST,
dans Sunday Dispatch, *Londres*.

« Il faut agir énergiquement pour éviter à Van der Lubbe la flétrissure morale avec laquelle toute la canaille autoritaire cherche à l'anéantir. »

R. MARTIN (Brest).

« Je suis tout à fait de ton avis ; nos honnêtes politiciens, dans l'intérêt de leur petit commerce, sont tout disposés à salir un héros. »

G. LERETOUZ
(*Suresnes*).

« En réponse au manifeste concernant notre camarade Van der Lubbe, c'est avec plaisir que j'accepte de faire l'action nécessaire dans cette région, pourrie par la religion et la politique... »

HENRY, (*Rouen*).

« Ma première protestation (en faveur de Van der Lubbe indignement accusé) sera sans doute ma démission de délégué de la Ligue au *Comité contre la guerre et le fascisme* à la réunion de mardi prochain. »

BERNIZET,
(*Romans-Bourg-de-Péage*).

« Un homme est en train de mourir pour son idéal, enchaîné, torturé par la justice hitlérienne, diffamé, renié par tous les partis, il fait la grève de la faim.

« *Son crime ?*

« Il a incendié le Reichstag, le palais d'intrigues et de mensonges de la bourgeoisie allemande.

« Au moment où les ouvriers allemands, trompés par leurs chefs, prétendaient combattre le fascisme avec des bulletins de vote, il a donné l'exemple de l'action directe.

« On le traite de provocateur.

« Or, depuis six mois, malgré les tortures qui l'ont physiquement ruiné, il oppose à ses bourreaux un silence obstiné.

« Il n'a dénoncé personne. Fier de son acte, il est prêt à mourir pour la cause de la Révolution sociale.

« Les organisations syndicales et politiques qui ont fait, une fois de plus faillite, calomnient Van der Lubbe pour cacher leur propre lâcheté.

« Nous, les anarchistes, nous n'admettons pas qu'on salisse davantage son honneur de militant.

« *Bas les pattes devant Van der Lubbe.* »

(*Affiche éditée par l'Alliance Libre des Anarchistes de la Région du Midi*).

Toi aussi, ô Lucetti, tu as été présenté comme un jouet de Mussolini. Toi aussi, ô Anteo Zamboni, on t'a rabaissé en victime accidentelle. Toi aussi, ô Violetta Gibson, on a voulu te faire passer pour folle. Toi aussi, ô Zaniboni, tu fus diffamé comme un fanfaron. Toi aussi, ô Sbardellotto, tu as été transformé en fantôche par la racaille bazzinienne. Toi aussi, ô Bovone, tu as été dépeint comme un sicaire par tel pornographe politicien. Toi aussi, ô Schirru, tu as été défini « agent provocateur » par la bestiale *Humanité*.

« Pour les putains, la femme honnête est un mythe. Pour les lâches, le héros est un agent provocateur... Van der Lubbe est un provocateur, aujourd'hui comme Frédéric Adler, secrétaire de la deuxième Internationale, était hier « un fou » et Max Hoelz un « aventurier. »

***La Vecchia Umanita Nova* (15 avril 33).**

B. — Les Ponce-Pilate

« Quant à Van der Lubbe, nous n'admettons ni les commentaires ignobles de l'*Humanité*, à son égard, ni votre apologie systématique. Nous essaierons d'être justes envers lui, du point de vue des intérêts de la révolution sans verser dans un aucun parti-pris. »

CHARLES ROSEN (*au nom du Cercle Communiste démocratique et en repoussant une demande de rectification.*)

« Nous avons l'honneur de t'accuser réception de l'article concernant le procès et le contre-procès affaire « Incendie du Reichstag » dont notre C. A. a eu connaissance par le camarade Ganivet, de la 1re union. Il nous sera impossible de le faire paraître dans notre organe *Le Combat Syndicaliste*, à cause d'une publicité qui est en cours et hors de nos mouvements syndicaux ».

Pour la C. A. de la C. G. T. S. R.,
L'un des Secrétaires :
DOUSSOT.

«... Nous n'avons jusqu'à présent pas parlé de ce procès pour deux raisons.

« La première est qu'il est exploité par les différentes « tendances » qui y voient chacune l'occasion d'amener l'eau à son moulin, au détriment des tendances adverses. Or, en de telles circonstances, dans un procès de cette envergure, où la vie de cinq hommes est en jeu, et où il serait plus qu'indispensable de faire front contre l'ennemi commun un tel rapetissement de la lutte nous dégoûte.

« D'autre part tout tourne autour de la personnalité de Van der Lubbe. Or, tandis que les uns, communistes et républicains, accusent Van der Lubbe d'être un agent provocateur, d'anciens camarades hollandais de Van der Lubbe ont pris vigoureusement sa défense dès le lendemain de l'incendie du Reichstag, affirmant qu'il n'avait pu agir que par idéalisme, et ils ont rallié à leur opinion un certain nombre d'anarchistes ou anarchisants de plusieurs pays. Les arguments donnés de part et d'autre, non seulement ne nous ont point paru convaincants, mais même nettement insuffisants pour valoir la peine d'être mis sous les yeux de nos lecteurs. Peut-être un jour viendra où des faits nouveaux permettront de voir plus clair ; pour le moment on ne peut qu'attendre. »

R. LOUZON
(La Révolution Prolétarienne, 25 *septembre*).

C. — Les Adversaires

« Le 27 février, Van der Lubbe est arrêté dans le Reichstag en flammes. Les lueurs de l'incendie forment la toile de fond d'un prologue dont le personnage central est — pour quelques heures — Van der Lubbe. Ensuite, il doit abandonner la scène aux acteurs principaux. Les projecteurs de la vérité déchirent les ténèbres menteuses et montrent dans leur impitoyable clarté ceux qui voulaient se servir de Van der Lubbe comme d'un outil : Goering et Goebbels.

« Pourquoi Van der Lubbe a-t-il été choisi comme instrument ?

« Van der Lubbe a été, jusqu'en avril 1931, membre du Parti communiste de Hollande. Les émissaires de Goering et de Goebbels croyaient que ce fait suffirait à faire retomber sur les communistes, la culpabilité de l'incendie du Reichstag.

« Les rapports homosexuels de Van der Lubbe avec des chefs nationalistes, le fait qu'il était entretenu par eux, le faisait souple et docile à la volonté des incendiaires.

« La nationalité hollandaise de Van der Lubbe était une circonstance extraordinairement favorable. Elle permettait à Goering et à Goebbels de présenter l'incendie du Reichstag comme un complot international. Goering et Goebbels voulaient faire apparaître l'incendie du Reichstag comme l'œuvre du communisme international. C'est pourquoi, on a arrêté aussi trois bulgares et on les a inculpés de complicité bien qu'ils n'eussent pris aucune part à l'attentat.

« Pour ces raisons Van der Lubbe fut choisi comme instrument de l'incendie.

« Voici les principaux chefs du complot :

« Le plan d'incendie est l'œuvre d'un fanatique artisan de mensonge et de provocation : le Dr Goebbels.

« L'exécution fut dirigée par un morphinomane : le capitaine Goering ;

« La conduite de la colonne incendiaire appartenant à un assassin de la Vehme : Edmund Heines ;

« L'instrument était un petit prostitué à moitié aveugle : Marinus Van der Lubbe.

« Lorsque la police de Chicago, en 1886 eut mis en scène, à l'aide de provocateurs payés, un attentat par bombe qui fit périr de nombreux policiers, cela dura sept ans avant que la provocation ne fut découverte. Les instruments étaient bien choisis. Après l'incendie du Reichstag, il a suffi de trois jours pour donner au monde entier la certitude que c'étaient des nazis qui avaient mis le feu au Reichstag. L'instrument Van der Lubbe était trop mal choisi. »

(Livre Brun, *édition allemande*, p. 62)

N. B. — Ce qu'on vient de lire est le résumé conclusif des **cinquante pages** du Livre Brun consacrées à Marinus Van der Lubbe. C'est avec un pareil mélodrame fantastico-policier que s'est présenté au public le **« Comité Mondial d'Aide aux Victimes du fascisme »** et sa **« Commission d'Enquête ».** Le pseudo-procès de Londres n'a été qu'une tentative désespérée pour justifier à l'aide de documents apocryphes ou de faux témoignages, cet incroyable scénario. Il en est aujourd'hui du **Livre Brun** comme des pièces sifflées. Personne ne veut plus en être l'auteur, et les **« juristes »** de Londres sont les premiers à en rejeter la responsabilité sur leurs nègres plus ou moins obscurs, Otto Katz et consorts. Mais les écrits restent : dans la préface du « Livre Brun », Lord Marley, agissant comme président du **« Comité Mondial »** (etc.) déclare que l'ouvrage en question est le produit d'un sévère tirage de documents accompli par le Comité tout entier, et qu'il est publié sous son entière responsabilité.

Puisse cette responsabilité le suivre jusqu'à la mort !

A NOS AMIS

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'information à :

A. PRUDHOMMEAUX, 10, rue Emile-Jamais, Nimes (Gard).

Tout ce qui concerne la trésorerie à :

A. BARBE, Boite Postale, Falaise (Calvados), compte chèque postal : 162-11 Rouen.

NOTRE ACTION SE DEVELOPPE

Et la correspondance personnelle ne suffit plus à tenir au courant des faits nouveaux des discussions et des initiatives, les camarades de plus en plus nombreux qui participent à notre action.

La circulaire dont voici le premier numéro, est destinée à remédier à l'embouteillage complet dans lequel se trouvait notre secrétariat. Que chacun nous excuse donc, s'il n'est pas répondu à ses demandes, à ses questions, ou accusé réception des nouvelles ou des envois d'argent autrement que par insertion de quelques lignes dans la circulaire.

Seulement, bien entendu, aucun des services qu'on peut en espérer ne se réalisera si la circulaire ne circule pas : chaque exemplaire doit passer sous les yeux de dix, vingt camarades, servir à préparer les interventions dans la presse et les reunions publiques ; en un mot, être utilisée au maximum.

SUIVEZ NOS RUBRIQUES. ELLES CONSTITUENT LE DOSSIER COMPLET DE L'AFFAIRE

I. — Opinions.

Opinions de partisans, opinions d'adversaires, opinions aussi des « justes milieux » qui se réservent pour le jour où le vent soufflera définitivement du côté de la vérité. Bravo quand même à ceux-là ; nous ne repousserons pas les ouvriers de la onzième heure !

II. — Textes et documents.

Ici seront reproduits les écrits ayant un caractère de témoignage ou de pièce à conviction particulièrement décisif. Tels les écrits de Lubbe lui-même, les déclarations de ses compagnons de travail, la réfutation du « Livre Brun », etc..,

III. — Dans notre courrier (Questions et réponses).

Ici chacun aura la possibilité de nous poser des questions et nous nous adresserons pour la réponse aux camarades les plus compétents en chaque matière pour que tous les points douteux soient éclaircis dans la mesure du possible. Donc ne gardez pas pour vous vos objections, ni celles que vous trouverez dans la presse et les discussions de nos adversaires. Envoyez-les nous, et nous tâcherons d'y satisfaire.

IV. — Initiatives.

De nombreuses lettres nous parviennent, chargées de suggestions utiles ; d'autres relatant des actions entreprises le plus souvent spontanément en faveur de Van der Lubbe, et dont quelques-unes méritent d'être citées en exemple. Il y a aussi des camarades qui demandent des orateurs ou du matériel, en un mot des collaborations diverses que d'autres de nos lecteurs peuvent se sentir incités à leur fournir ? La circulaire jouera ici un rôle de trait d'union.

V. — Revue de la presse.

Nous donnerons ici les principales références de presse se rapportant à l'accusation et à la défense de Van der Lubbe. Cette revue comprendra aussi les brochures, etc... Elle sera tenue à jour dans la mesure où nous serons à même de recevoir et de dépouiller la presse internationale. Nous comptons beaucoup sur nos camarades pour nous envoyer tous les organes français ou étrangers, d'information ou de tendance, locaux ou corporatifs, etc... etc... chaque fois qu'ils y trouveront quelque chose de significatif et d'original, sur l'affaire Lubbe.

VI. — Notre poubelle.

Comme tous les périodiques avides de grands tirages (!), la Circulaire du Comité Lubbe ouvre entre tous ses lecteurs un grand concours doté de plusieurs prix. Il s'agit de relever dans la presse où les discours que les politiciens consacrent à l'incendie du Reichstag :

1° La plus perfide falsification ;
2° L'insinuation la plus vénimeuse ;
3° La contradiction la plus criante ;
4° L'injure la plus gratuite ;
5° Le mensonge le plus bête.

Chacune de ces catégories comporte un grand prix (l'exemplaire d'honneur du Livre Rouge dédicacé par le Comité) et trois seconds prix (1 photo de Lubbe). Et n'oubliez pas d'accompagner chaque citation de la référence exacte. La publication des « ordures » commencera dans notre prochaine circulaire.

*Le cahier double de vacances des HUMBLES sera consacré à des TEXTES D'ENFANTS, recueillis par Maurice Wullens, au cours d'une longue expérience de l'*Imprimerie à l'Ecole*, dans les milieux les plus divers (régions minières du Nord, banlieue parisienne, Paris).*

Le volume paraîtra fin octobre et sera vendu cinq francs en librairie. Les lecteurs du SEMEUR le recevront contre trois francs en mandat ou timbres adressés à Maurice Wullens, 229, rue de Tolbiac, Paris, XIIIe. (C/c. de chèques postaux 380.70 Paris.)

Textes et Documents

Nous soumettons à l'examen des prolétaires cet échantillon de l'activité « fasciste » de Van der Lubbe en Hollande, après sa rupture avec le bolchevisme de Moscou. Il s'agit d'une petite feuille tirée à la Ronéo, dont trois numéros ont été distribués par Lubbe (principal rédacteur) et ses camarades, parmi les ouvriers de Leyde. Voici la traduction en fac-similé de ce premier numéro :

Samedi 22 octobre 1932 Prix : 2 cents

N° 1
WERKLOOZENKRANT
(Journal des Chômeurs)

Edition du Comité des Chômeurs du Bâtiment, Leyde. Rédaction : Lange-Wrouwenkerksteeg, 19.

(Paraît tous les quinze jours).

LE COMITÉ DES CHOMEURS DU BATIMENT

Le mardi 11 octobre, quelques chômeurs du Comité des sans-travail du bâtiment, avaient organisé une discussion générale dans le but d'y envisager une bonne fois la lutte des chômeurs et son organisation.

Cette organisation était tout à fait nécessaire, car aucune organisation ne s'occupait plus de l'action générale à mener par les chômeurs ni du soutien de celle-ci. Inutile de parler de la W. S. C. (Organisation des chômeurs créée par les communistes) ; elle est tombée dans une profonde léthargie, entrecoupée de convulsions spasmodiques, et ne désire rien moins que d'être inquiétée dans son agonie par une action réalisée en dehors de ses rangs, et qu'elle a sabotée en toute occasion. L'agonie du Comité était inévitable, car la domination bolcheviste enlevait à chacun de ses noyaux toute indépendance de décision et d'action et ceux-ci devaient exécuter par ordre les directives d'en haut.

On a prétendu que ce Comité était destiné à réaliser une action indépendante sous sa propre direction. C'était un simple camouflage auquel nous refusons de nous prêter plus longtemps. Au cours de ses transformations continuelles, « W. A. C. » (Commission consultative) et maintenant « W. S. C. », l'appel suppliant de la direction bolcheviste était toujours : « Grâce, travailleurs ! Nous avons fait une expérience, nous avons tiré des leçons, nous avons fait notre auto-critique, nous avons beaucoup appris ». En quoi consistaient ces leçons et ces redressements ? Personne ne le saura jamais : le même jeu continuait toujours : « C'était toujours la même histoire qui se poursuivait sous un autre nom : en haut, dicter ; en bas, obéir et suivre. A cette base, rien ne fut jamais changé. On a bien dit : « Les Comités sont élus par les membres et révocables à tout moment ». Ce n'est qu'une parole inutile. Le mal réside dans toute cette hiérarchie de dirigeants locaux, régionaux et nationaux, dans la structure toute entière du mouvement. Il n'est pas organisé pour l'auto-activité, pour la vie indépendante. Tous ces Comités supérieurs auraient quelque utilité, si lorsque la base a décidé, ils exécutaient, s'ils avaient donc exclusivement un pouvoir exécutif. Mais ce n'est pas le cas : ils commandent, ils dominent.

Ce que nous demandons à ces dirigeants, c'est de consacrer leur activité aux noyaux de chômeurs de la base ; là, ils ont du travail autant qu'ils veulent. Tel ou tel d'entre eux fait bien celà déjà maintenant ; mais voilà : il ne peut agir selon la volonté commune ou les circonstances ; il doit toujours se souvenir de ce qu'il a lui-même décidé, avec les autres dans les organismes supérieurs, pour régler artificiellement l'action de la base. Et il reste là, pieds et poings liés.

Il y a trois mois, dans le premier numéro de « Eenheid » (l'Unité), on annonçait une discussion entre chômeurs en vue de la création de la W. S. C. actuellement existante. Lisez bien : « création ». Quoique l'organisation restât soi-disant encore à créer, on avait déjà, avant la réunion, constitué une direction revêtue des pleins pouvoirs. Nous avons fait des remarques et on a répondu que le mot création était une erreur ; il restait encore quelques chose des anciens noyaux et celà constituait la nouvelle W. S. C. qui disposait déjà d'une direction locale. Il ne restait plus qu'à s'y inscrire comme membre... On pourrait cependant encore adjoindre un homme de plus au Comité... Bref, toute activité indépendante fut directement foulée aux pieds. Il fut indiqué expressément que cette direction locale aurait la haute-main sur les noyaux constitués dans les différents lieux de pointage, alors que ces noyaux, pour bien faire, auraient dû décider eux-mêmes de leur participation à toute activité, locale ou générale.

Mais pourquoi nos dirigeants sont-ils contre l'indépendance des noyaux ? Camarades, n'est-ce pas là une preuve que la W. S. C. est à la remorque d'un parti politique : le parti communiste ! Celui-ci s'embarque dans une double contradiction. D'un côté, il dit : « Choisissez votre propre direction ». De l'autre : « Luttez sous la direction de l'Opposition Syndicale rouge, des W. S. C. et du Parti Communiste ». Si la W. S. C. lutte sous sa propre direction, ce n'est pas sous la direction des Syndicats rouges, si c'est sous la direction des Syndicats rouges, ce n'est pas sous sa propre direction. Et si la direction de la W. S. C., celle des Syndicats rouges et celle du Parti Communiste n'en forment qu'une *par définition*, ce n'est pas la direction que les chômeurs se seraient librement donnée... Ainsi, tout doucement, il apparaît que la « lutte indépendante partant de la base » et l' « auto-direction » dont la W. S. C. ont toujours plein la bouche, ne sont à ses yeux que de vulgaires foutaises.

Nous en avons assez : Il s'était créé parmi les chômeurs militants de la Section du Bâtiment une attitude résignée et hésitante. Il fallait en finir : Bien qu'on puisse en avoir assez de mots d'ordre de manifestations et de meetings, cela ne signifie pas que l'on doive se croiser les bras. Mais maintenant : en avant, il faut agir par soi-même. Montrer que nous avons appris quelque chose : De cette idée est venue l'organisation d'une discussion entre chômeurs.

A peine était-elle annoncée dans l'organe syndical, que nous avons vu Wonda réapparaître soudainement et annoncer, au nom de la direction locale et nationale une grande démonstration dont la date serait fixée ultérieurement. Il engageait les chômeurs à y assister et à soutenir leurs anciennes et nouvelles revendications. Mais en terminant, il conseillait aux sans-travail de ne pas prêter l'oreille aux diviseurs...

L'administration commune par les travailleurs, exige un examen commun. Dans ce but, les travailleurs devront, sur les lieux de travail, à l'usine, à l'atelier, sur le bateau, se réunir entre eux, prendre des décisions et élire quelques-uns entre eux, afin d'exécuter ces décisions sous le contrôle des autres. Ceci s'appelle un conseil d'ouvriers (Arbeidersraad).

Nous devons déjà dès maintenant tenir compte du fait que plus tard, les travailleurs devront eux-mêmes régler la production. Si, dès à présent, les travailleurs mènent une lutte indépendante, sous leur propre direction, contre l'abaissement de leur niveau de vie, ils auront bientôt la force et la conscience voulues pour régler et diriger eux-mêmes, comme classe, la production.

Camarades, nous avons essayé de jeter un peu de lumière sur l'organisation des chômeurs et de montrer la nécessité de l'existence de comités indépendants. Dans le prochain numéro de notre journal, nous essaierons de vous expliquer ce que veulent les comités indépendants et comment ils travaillent.

Debout pour une lutte indépendante par auto-direction, contre le capitalisme et pour le pouvoir des travailleurs :

Comité de chômeurs du bâtiment, Leyde.
Impuissance de l'organisation syndicale.
Diminution des salaires dans l'industrie du bâtiment.

Ce qu'en pensent les bonzes et ce que les ouvriers du bâtiment doivent y opposer :

Maintenant que les diminutions de salaires dans le bâtiment sont un fait, d'autres corps de métier suivront, si la masse des travailleurs ne réussit pas, de sa propre initiative, à anéantir cette domination fasciste.

Le ministre dicte et les organisations syndicales avalent tout, de crainte que le ministre ne mette à exécution la menace d'exclure du secours gouvernemental aux chômeurs syndiqués toute organisation qui s'opposerait à ses plans ; dans ce cas, les membres de l'organisation se trouveront pratiquement logés à la même enseigne que les inorganisés. Les dirigeants des organisations ne voient pas l'autre danger : à savoir que chaque travailleur animé d'un désir de lutte, se demandera à quoi cela sert d'être organisé dans un syndicat qui ne veut pas être une organisation de lutte. Les bonzes de toutes les organisations syndicales placent celles-ci au-dessus de la lutte de classe des travailleurs. Laissez-les à leurs terreurs continuelles. Luttez donc avec de nouvelles formations de lutte là où vous êtes attaqués, contre toute aggravation de votre situation.

Un travailleur organisé du bâtiment.

Camarades, au travail : La lutte des chômeurs et des camarades au travail contre l'abaissement du niveau de vie est une seule et même lutte. Pour cela, lisez et collaborez au « Werkloozenkrant » (journal des chômeurs).

Communication de la « Algemeene Ontwikkelingsorganisatie » (organisation de culture générale).

Mardi 25 octobre à 8 heures.

Cours sur les Conseils d'Ouvriers, dans la petite salle Lange Vrouwenkersteeg, 19, Leyde.

N'exagérons pas !

Pierre Ganivet est un écrivain probe et bien documenté, que nous aimons lire ; mais lui aussi écrit qu' « *il semble donc pas douteux que l'incendie du Reichstag a été l'œuvre délibérée de Goering* ». Sachons-lui gré de cette expression « *il ne semble pas douteux* » qui n'exprime déjà plus une certitude absolue. Mais après il dit :

« *Comme l'a fait remarquer le Comité international, Van der Lubbe, il se peut que « ce jeune lutteur prolétarien, exclu du parti communiste hollandais pour son opposition théorique et pratique à la politique imposée par les chefs de ce parti... (soit) un camarade dévoué corps et âme à la révolution ». Il n'empêche que, par manque de psychologie et de perspicacité politique, il a été la victime inconsciente des machinations de Goering et qu'il s'est ainsi rendu responsable, devant le prolétariat et devant l'histoire, de la plus effroyable réaction politique, morale et culturelle que l'Europe ait subie depuis quinze ans.* »

Ganivet croit-il franchement que la réaction allemande soit la suite de l'incendie du Reichstag et qu'elle ne se serait pas produite sans cet incendie ? Nous ne le pensons pas. Van der Lubbe n'est donc pas responsable le moins du monde devant le prolétariat et devant l'histoire de quoi que ce soit.

Disons plus. Tout le monde s'est plaint que Hitler n'ait pas rencontré une plus grande résistance. Or, Van der Lubbe, devant le prolétariat et devant l'histoire, paraîtra plus tard comme l'homme qui a cherché à donner le signal de cette résistance. Un attentat n'en est pas moins méritoire parce qu'il n'a pas réussi.

Ganivet n'est pas de ceux qui déclarent réprouver en tout et pour tout les attentats individuels et qui les considèrent avec une véritable rage ; aussi avons-nous relevé son jugement hâtif, qui, d'ailleurs, fait état de détails qui ont déjà été démentis. Tous les faits, surtout ceux qui frappent l'imagination populaire, donnent lieu à des exagérations ; aussi faut-il procéder avec grande prudence avant d'admettre les bruits qui courent et s'en tenir aux constatations les mieux contrôlées. Celles-ci jusqu'à présent confirment la version de l'incendie de Van der Lubbe et nulle autre.

Ne pense-t-on donc pas à l'énormité de diffamer sans nulle preuve directe un homme qui a fait le sacrifice de sa vie ?

L. B.

Initiatives

SAINT-ETIENNE

Courageuse intervention d'un jeune

Le mercredi 4, au Chambon-Feugerolles, les « communistes » calomniaient Van der Lubbe à cœur joie, accumulant bourdes et mensonges comme à l'ordinaire, d'une façon bien propre à réjouir le cœur des herriotistes et des petits bourgeois. Mais un jeune ouvrier, qui, jusque là, n'était jamais encore monté sur les planches d'une réunion publique, sentit qu'il ne pouvait pas laisser sans réplique cette besogne d'empoisonnement de la conscience ouvrière. Malgré le milieu hostile et le trac qui lui serrait la gorge, il commença à expliquer la vérité sur Van der Lubbe, se basant sur les documents parus dans le *Semeur*, la *Patrie Humaine* et l'*Effort*.

Suivant la coutume, le fromagiste bolcho eut recours aux insultes en guise de réponse. Mais, devant l'attitude résolue du jeune camarade qui lui offrait carrément de lui casser la gueule, il se radoucit et s'efforça de trouver des insinuations détournées et de poser des questions « embarrassantes », exigeant une réponse immédiate. A peine le contradicteur avait-il ouvert la bouche pour lui répondre que la clique des 100 % entonnait l'Internationale et se dirigeait en masse vers la sortie. Là, la police attendait notre jeune camarade pour l'arrêter et vérifier son identité, et elle en fit autant pour un autre jeune ouvrier qui s'était solidarisé avec lui.

A St-Etienne comme ailleurs, front unique, union sacrée, de Marcel Cachin à Camille Chautemps, contre Van der Lubbe et ses défenseurs.

MARSEILLE

Une affiche en faveur de V. der Lubbe

L'Alliance libre des Anarchistes de la région du Midi a décidé, dans son congrès du 1er octobre, à Marseille, de mener une action vigoureuse pour la réhabilitation de notre camarade persécuté. Le premier geste de cette campagne a été une collecte faite séance tenante, qui a fourni 150 fr., tandis que trois camarades improvisaient le texte d'affiche, que nous reproduisons d'autre part. En même temps, dix afficheurs volontaires se faisaient inscrire, et le dimanche suivant, les politiciens de bas étage qui règnent à Marseille, trouvaient les principales artères de « leur » ville semées de double-colombiers déjà secs, autour desquels la foule faisait cercle. Le meeting de l'après-midi, où s'étala la collusion chauvine et démagogique des politiciens S. F. I. O. radicaux et bolchévistes, ne se passa pas sans qu'un de nos camarades n'ait tenté d'apporter un peu de clarté dans l'esprit grégaire des auditeurs.

ETATS-UNIS

Le beau périodique révolutionnaire *Man*, qu'édite, à San-Francisco, notre camarade Marcus Graham (1.000 Jefferson street, Oakland, Californie, U.S.A.), publie en première page le résumé suivant du procès de l'incendie du Reichstag :

Le 21 septembre, s'est ouvert à Leipzig Allemagne, le jugement de cinq hommes accusés d'avoir mis le feu au Reichstag, en février dernier, au moment où Hitler était sur le point d'assumer en Allemagne le pouvoir absolu. Les accusés sont : les trois communistes bulgares réfugiés : Wasil Taneff, Georgi Dimitroff et Blagoï Popoff ; Ernest Torgler, ex-chef de la fraction parlementaire communiste au Reichstag, et Marinus Van der Lubbe, présenté comme un jeune communiste hollandais. Le feu ne s'étendit qu'à une partie de l'intérieur du Reichstag. Les quatre premiers ont nié toute responsabilité dans l'incendie. Van der Lubbe, non seulement, n'a pas nié, mais il a assumé bravement la responsabilité exclusive de l'acte.

Wilhelm Buenger, le président du tribunal, déclare que les prévenus sont inculpés ... « d'avoir tenté, ensemble et solidairement, dans un seul et même acte, de renverser la constitution allemande, et cela en brûlant le Reichstag avec l'intention de faire de cet acte criminel le signal d'une insurrection... »

Les communistes et les socialistes, d'un même mouvement, furent les premiers à protester et à repousser la responsabilité de l'attentat. De plus, ils affirment que quatre des communistes arrêtés étaient innocents et que le principal accusé, Van der Lubbe, n'était qu'un mouchard. Cette accusation fut reprise par presque toute la presse socialiste, communiste, syndicaliste et bourgeoise-libérale dans le monde entier. Elle tint également la première place dans le contre-procès fictif tenu à Londres devant une commission de neuf juristes impartiaux d'Europe et d'Amérique. Leur rapport lava de toute accusation les quatre premiers inculpés et accusa Van der Lubbe de n'avoir pas été seul dans l'accomplissement de son acte, mais d'avoir été aidé par les nazis.

En dépit de l'avalanche de malédictions et d'outrages que la presse plus haut nommée continue à déverser sur lui, Van der Lubbe n'a pas changé sa position intraitable lorsque le jugement s'est ouvert, il a refusé toute espèce de défense légale, continue la grève de la faim, et, niant d'être communiste ou nazi, il a de nouveau réitéré sa déclaration de pleine responsabilité de l'attentat.

Si Van der Lubbe est un mouchard — pourquoi a-t-il délibérément assumé toute la responsabilité de l'acte ? Est-ce qu'un seul des détracteurs actuels de Lubbe pourrait nous montrer un seul exemple dans les annales de n'importe quel mouvement révolutionnaire, de mouchards qui n'auraient pas en pareil cas fait leur possible pour incriminer un aussi grand nombre que possible de révolutionnaires actifs ?...

PARIS

Devant le refus systématique de tous les éditeurs de gauche et d'extrême gauche, comme également des éditeurs « neutres » (mais tout cela se résume en un mot : éditeurs bourgeois), nous avons confié notre manuscrit du *Livre Rouge* à un camarade qui, nous l'espérons, réussira dans la tâche difficile de l'éditer — et de diffuser, en dépit des monopoles organisés par Hachette et des « contre-monopoles » Valois, Bureau d'Edition (Moscou), etc., etc.

Pour une maison bien outillée et bien introduite en librairie, l'édition du *Livre Rouge* eut valu de l'or. Mais les capitalistes ont une conscience de classe et le boycott de notre bouquin en est la preuve. Si seulement les ouvriers comprenaient aussi bien leur devoir !...

LONDRES

La camarade S. Pankhurst, dont on lira d'autre part les déclarations si courageuses s'occupe de placer chez un éditeur britannique la version anglaise du même manuscrit. Etant la seule militante de tout le pays qui ait osé se révolter contre les mensonges de l'Enquête de Londres, elle est en butte aux attaques furieuses des politiciens, qui considèrent son action comme nuisible à la croisade guerrière contre le fascisme hitlérien (nouvelle Union sacrée).

PUTEAUX

Le 23 septembre, à 8 h. 30, salle municipale, 22, rue Roque-de-Filhol, a eu lieu une conférence publique et contradictoire sur le sujet suivant : « Arrière les calomniateurs ! Van der Lubbe n'est pas un provocateur ! »

Les orateurs, M. Monclin et G. Leretour, ont apporté dans ce fief du socialo-bolchevisme dégénéré un premier éclat de lumière. Les camarades de Puteaux sont décidés à persévérer.

GENEVE

Le jeudi 13 octobre, à 8 h. 30 du soir, au club de l'Aurore, 8, rue de Coutance, a eu lieu une soirée de discussion consacrée à l'affaire Van der Lubbe. Un courant d'opinion se dessine parmi les ouvriers qui reconnaissent la duplicité des partis. Ceux-ci ripostent en traitant nos camarades de « provocateurs ». A force d'en faire de ce mot un pareil usage, les « communistes » finiront par en faire un brevet de révolutionnarisme, comme les bourgeois l'ont fait des mots « meneurs », « agitateurs ».

Comment alors appellera-t-on les créatures de la police qui pullulent dans les cadres du socialo-bolchevisme ? Nous proposons le mot : « mouchard » qui, lui, ne laisse place à aucune erreur d'interprétation.

PROVINS, ROUEN, CARRIERES-SUR-SEINE, TOULON, BEZIERS, etc.

De tous côtés, nous recevons des lettres de camarades qui désirent organiser des meetings contradictoires pour la défense de Lubbe, et nous demandent des orateurs et du matériel. Les orateurs sont rares, et les voyages sont chers. Mais peut-être qu'à notre appel répondront quelques camarades de bonne volonté, prêts à suppléer par leur conviction et leur bonne foi au manque de pratique oratoire qui les fait se tenir dans l'ombre. Allons, debout, tous les amis de la vérité ! Faites-vous connaître au rédacteur de cette circulaire !

(Discussion, Questions et réponses)

Pourquoi baisse-t-il la tête ?

« Nous avons discuté au groupe de la Synthèse, jeudi dernier, et l'expression des camarades en général est de rester dans l'expectative. En effet, certaines chose choquent. Van der Lubbe prouve par ses réponses de oui et de non qu'il n'est pas un fou et subit les débats. S'il ne voulait pas se prêter à cette comédie, il aurait dû [illegible] la déclaration. Une déclaration méprisante de quelques mots, durant quelques secondes, n'exige pas un effort cérébral bien considérable, eut situé l'individu et en outre permis à ses amis ou admirateurs de batailler à fond pour sa défense.

» Pourquoi aussi cette tête constamment baissée, en une pose humiliante ? D'autres choses aussi choquent ; par exemple, lorsqu'on apprend, qu'arrivant dans un village, il va demander à passer la nuit au poste de police. C'est bien le dernier endroit où songerait à aller un révolté et un caractère de l'envergure du globe-trotter qui parcourt les routes...

» ...J'ai pris connaissance chez Bidault de l'article de Sylvia Pankhurst et des extraits du carnet de route de Van der Lubbe. Lire sa prose claire et somme toute assez prolixe et minutieuse dans les détails, et la comparer avec son extrême réserve au procès, est déconcertant. »

Nous avons tenu à citer ici les réserves d'un camarade honnête et indépendant, qui a au cœur assez d'amour de la vérité pour avoir souscrit à l'édition du *Livre Rouge, quoique n'étant pas de notre avis.* Pour lui et les camarades qui l'entourent, « l'affaire n'est pas claire ». Et, loin de l'éclaircir, il lui semble que la conduite de Lubbe au banc des accusés l'enveloppe de plus de ténèbres, car cette conduite contraste défavorablement, semble-t-il croire, avec celle des autres accusés.

Bien ! Supposons un instant que Van der Lubbe, au lieu d'être arrêté par un agent, revolver au poing, dans les couloirs du Reichstag, se soit présenté volontairement à la police — comme l'a fait Torgler. Supposons qu'il ait écrit au plus fameux des avocats nazis, le suppliant de croire en son innocence, de le défendre et de le sauver de l'affaire — comme l'a fait Torgler. Supposons qu'il ait renié tout recours à l'action directe et proclamé son respect de la Constitution allemande — comme l'a fait Torgler. Supposons qu'il ait traité un coaccusé d'aventurier politique et d'ennemi du prolétariat — comme l'a fait Torgler. Suppposons que, par ailleurs, il se soit prosterné devant ses juges et leur ait témoigné une déférence et une considération sans borne — comme l'a fait Torgler. L'affaire serait-elle plus claire ? Certes non, et nous y regarderions à vingt fois avant de défendre un homme qui aurait agi de la sorte.

Supposons maintenant que Van der Lubbe se mette à tenir des discours antifascistes emphatiques et virulents — comme Dimitroff. Supposons qu'il interpelle à tout bout de champ, procède à des interrogatoires, fasse la leçon au président — comme Dimitroff. Supposons qu'il défende sa peau avec l'énergie du désespoir, fasse des professions de foi bolchevistes tout en affirmant être « absolument étranger au mouvement social en Allemage » — toujours comme Dimitroff ! Est-ce que cela ne paraîtrait pas *encore plus suspect?* Les bolchevicks ont annoncé à son de trompe avant le procès que Van der Lubbe allait réciter des « propos communistes » rédigés de toutes pièces par l'avocat général du gouvernement, et qu'on lui avait appris par cœur. S'il avait parlé de cette façon, et si l'accusation et le tribunal l'avaient laissé faire, toute la presse aurait crié que Van der Lubbe faisait de la provocation pour le compte des nazis sur le dos de ses compagnons d'inculpation. Et elle aurait eu là un argument considérable entre les mains. Car, que prouvent, en effet, les paroles les plus violentes ? Rien. Tout est dans la clarté des situations silencieusement définies.

C'est ce que certains ont su comprendre en voyant, sur les écrans de nos cinémas, entre l'obséquieux discoureur Torgler et le turbulent Dimitroff, paraître au banc des accusés un réfractaire aux poings serrés dans les menottes et fixés à la ceinture par des chaînes d'acier. Pour la première fois, on voyait un accusé figurer en audience solennelle ainsi ligotté et vêtu du costume des prisons. Et celui-là ne se dispute pas avec son avocat comme Dimitroff, il ne le supplie pas comme Torgler. Il ne se fâche pas, il ne pleure pas, il répond par monosyllabes, il sommeille — ou il rit ! Il refuse le secours de tout avocat, il refuse de prêter attention à la comédie judiciaire qui l'entoure. Il sait la vanité des paroles. Seuls les exemples vivent : il a fait sa part de besogne et il va mourir. Pourquoi s'agiterait-il ? Et pourquoi *agiterait-il de grands mots ?* A-t-on assez menacé, défié, exorcisé, accusé, anathémisé, flétri, écrabouillé le fascisme hitlérien dans les réunions publiques ? Et il ne s'en portait que mieux.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus de paroles, mais d'actes d'offensive et de résistance. Van der Lubbe a attaqué ; la grande coupole du palais d'Union sacrée, d'où est sortie en 1914 l'unanimité dans la guerre, et en 1933 l'unanimité dans le fascime — cette grande coupole est par terre, et, comme dit Lubbe — « c'est toujours quelque chose de symbolique ». Van der Lubbe a résisté : les interrogatoires interminables, les chambres d'aveux spontanés, la privation de sommeil, les drogues, les longs mois d'enchaînement continuel et de solitude, les tortures volontaires de la faim et de la soif, tout cela a vidé son corps d'athlète, brisé sa robuste échine, flétri ses traits, engourdi sa pensée, ruiné sa poitrine au point qu'il ne peut souvent être entendu que de l'interprête qui traduit une à une ses rares paroles, mais cela n'a pas brisé son indomptable énergie. Il se refuse à admettre la *fiction* qui fait du tribunal, où le prisonnier est amené de force, une sorte de *parlement* où se débattent des droits égaux. Pour cette comédie sanglante, il n'a que le mépris de ses terribles, silencieux éclats de rire !

Croyez-moi, camarade Planche, le spectacle offert par Lubbe est le plus grand qu'il ait été donné à des reporters judiciaires de contempler — et de ne pas comprendre. C'est celui de l'homme qui ne se considère pas comme acteur, mais comme un prisonnier qui abandonne toute attitude, toute éloquence qui est sans haine et sans colère parce que *sans illusions.*

Même lorsqu'il courait les grandes routes, Lubbe savait qu'il n'était pas libre, qu'il ne s'était pas évadé du bagne capitaliste, qu'il n'avait pas rompu les chaînes de l'Etat. Il savait que, n'importe où il pouvait aller coucher, grange ou couvent, chambre ou asile, Allemagne ou Russie, il ne cessait pas d'être le prisonnier de la police et qu'il ne pouvait sortir *de ce poste de police qu'on appelle la société autoritaire* que par l'insurrection violente, qui détruira le « vieux monde » par le fer et par le feu !...

A. P.

Le contre-procès de Londres était-il honnête ?

Depuis le jour de l'incendie du Reichstag, je n'ai jamais entretenu l'idée que le feu puisse avoir été l'œuvre du Parti Communiste.

Que ce fut un complot du parti nazi, j'en ai toujours douté. Que les nazis aient pu se servir du feu comme prétexte pour déclencher la répression, suivant un dispositif prévu, cela est prouvé par le fait que, dans la nuit de l'incendie, furent mis en circulation les mandats d'arrêt déjà préparés pour l'arrestation de 1.500 personnes, parmi lesquelles des écrivains bien connus et des personnalités publiques dont beaucoup étaient inconnues les unes des autres et de points de vue respectifs opposés (1). Les communiqués officiels concernant l'incendie contenaient certainement beaucoup de faussetés.

Que les nazis prirent avantage de l'incendie (2) ne force pas toutefois à conclure qu'ils en furent les instigateurs.

(1) Si le parti national-socialiste n'avait pas pris de pareils dispositifs au moment d'accomplir son coup d'Etat, cela n'aurait pu signifier qu'une chose : qu'il avait réussi à acheter **tous** ses adversaires (Réd.).

(2) Par la carence des « marxistes » (Réd.)

Nous ne pouvons négliger la personnalité de Van der Lubbe qui s'est accusé lui-même de l'attentat ; les motifs qu'il invoque pour son acte sont, qu'on les accepte ou non, la conséquence logique de ses opinions dont il existe un testimonial important fourni par ceux qui ont été ses compagnons de travail.

Van der Lubbe est un révolutionnaire antiparlementariste. De ses opinions connues et des déclarations qu'il a faites, on peut déduire qu'il a brûlé le Reichstag en protestation contre la basse servilité d'un Parlement qui a permis à la combinaison nazi-nationaliste de prendre le pouvoir, non par le vote des électeurs, mais par la menace de leurs armées privées.

La protestation de Van der Lubbe était également dirigée contre les méthodes politiques des partis socialiste et communiste qui, après avoir promis la révolution sociale, n'opposèrent, pour une raison ou pour une autre, aucune résistance effective aux nazis. Beaucoup de ses réponses prouvent cela.

Il n'est pas nécessaire de partager les vues de Van der Lubbe pour les comprendre.

Quant aux affirmations apportées à l'enquête de Londres pour démontrer que Van der Lubbe était un homo-sexuel (et à cause de cela un outil des nazis), j'ai trouvé, après avoir écouté les quatre témoins qui les ont présentées, qu'elles étaient dénuées de toute vraisemblance.

Comme membre du Comité de secours aux victimes du Fascisme Hitlérien, ayant assumé sous les ordres du Comité Mondial de Paris les arrangements pour l'enquête, je me suis sentie particulièrement appelée à rendre un compte public de mes opinions après avoir examiné tous les témoignages.

Ceux qui émanent des propres camarades de Van der Lubbe qui travaillent à le réhabiliter ont dissipé tous les doutes de mon esprit. Je considère comme mon devoir de déclarer ma conviction, selon laquelle l'homme qui joue actuellement sa vie devant le tribunal de Leipzig n'est ni un agent provocateur, ni un instrument des nazis, mais un révolutionnaire qui a agi selon ses convictions.

E. SYLVIA PANKHURST,
Secrétaire
du Comité international Nattéoti,
New-Leader.
29 septembre 1933.

Traduction d'une pièce officielle

Cet ordre de levée d'écrou a quelque intérêt : d'abord parce qu'il donne le signalement complet de Lubbe, et ensuite parce qu'il établit officiellement sa présence en prison à un époque où, d'après certains racontars, il aurait eu des démêlés en Allemagne dans les milieux nazis.

Levée d'écrou l'après-midi à 8 h.

265/4074 — Le détenu n'avait pas d'objets de valeur.

Dimanche — Modèle n° 45

Administration des prisons

ORDRE D'ELARGISSEMENT

Le soussigné **Directeur des Prisons à La Haye,** déclare que la personne de **Marinus van der Lubbe,** née à **Leyde** Province **Hollande du Sud,** dernier domicile **idem,** Province **idem,** âgé de **23** ans, profession, **maçon,** condamné par **Jugement correctionnel à la Haye en date du 12/6/32** à **trois mois de prison,** a subi la peine infligée et a été remis en liberté ce jour.

Faite à **La Haye,** le **2 octobre 1932,**

Le Directeur,
(signature illisible).

Signalement (imprimé) :
Taille : **1 m. 78.**
Cheveux : **châtain clair.**
Sourcils : **id.**
Front : **bas.**
Yeux : **bleus.**
Nez : **camu.**
Bouche : **moyenne.**
Menton : **rond.**
Barbe : néant.
Figure : **ovale.**
Teint : **frais.**
Langue habituelle : **Hollandais.**
Signes particuliers : néant.
Signature : **M. v. d. Lubbe.**
Pécule.
Argent de poche : **fl. 1.85.**
Pécule : **fl. 2.60.**
Argent dont le détenu était porteur : **fl. 0.075**
Total : **fl. 4.525.**
(Ce texte est en écriture).
A sa sortie, il a été remis au détenu, **fl. 4.525**

BONNES FEUILLES

Quelques lettres de Van Der Lubbe

reproduites du " Livre Rouge "

Berlin, le 22 avril 1931.

(A Koos Vink, Leyde).

Cher Camarade,

Maintenant que ta réponse m'est parvenue, si nettement, j'ai l'intention de ne pas rester plus longtemps à Berlin, car c'est trop long d'attendre ici toute une semaine pour assister à la fête du 1er mai, cela fait que je me propose de commencer le retour demain.

Inutile de te dire que j'ai fait de mon mieux pour trouver le moyen de poursuivre mon voyage. Ta lettre m'a beaucoup réjoui. Quant à ce que tu m'écris au sujet des élections, j'admets que, sans doute, ces réunions et ces affichages doivent avoir lieu, mais ceci n'est qu'un travail de propagande le plus léger et le plus superficiel, pour le communisme et pour le parti. Il faudrait déplacer le centre de gravité vers les usines et les locaux de pointage, car seule la lutte acharnée pour les intérêts de la classe ouvrière menée jour après jour en liaison avec la lutte politique, saura nous gagner la confiance des ouvriers qu'ils ne manqueront certainement pas d'accorder.

Pour ce que tu écris au sujet de ces bagarres dont tu dis ne pas pouvoir comprendre le sens, je te conseille de te figurer un peu les circonstances politiques actuelles telles qu'elles ont ici :

Les rapports toujours plus aigus entre les classes, la bourgeoisie incarnée actuellement dans les partis fascistes, dans le parti de Hitler (sans oublier le parti social-démocrate).

Et, en face de cela, la classe ouvrière à la veille de la révolution prolétarienne incarnée par le P. C. A. et toutes les organisations révolutionnaires qui le suivent !

Vois-tu, ces morts ne tombent certainement pas pour une cause fratricide ; il s'agit de la lutte des ouvriers contre les décrets-loi de Brüning et pour le pain et le travail. Ils tombent sous le fer du fascisme ; c'est ainsi qu'ils sont tombés à Hamm, à Dusseldorf, à Wiesbaden. Il est vrai, pas comme dans la lutte, à l'exemple de Karl Liebknecht, etc..., etc... Camarade, réponds-moi, je t'en prie, que tu le comprends ? Et dis-toi bien que les ouvriers ne s'opposeront pas au fascisme seulement avec les paroles des chefs, mais que, partout en Allemagne, ils se sont rangés spontanément comme classe derrière le P. C. A. Réjouis-t'en simplement, - parce que c'est une preuve que les ouvriers se sont mis du côté de l'Allemagne Soviétique, au lieu de la dictature fasciste, et rends hommage à ceux qui sont tombés dans la lutte contre le fascisme meurtrier. Rien que pour la mort de ces camarades, et pour celle de tous nos héros précédemment tombés, nous jurons la lutte éternelle au capitalisme ! En ce qui concerne la question au sujet de mon indifférence, je voudrais que tu me dises ce que tu entends par là lorsque je serai de retour à Leyde.

Eh bien ! Koos, quand je serai de retour, je te raconterai les réunions auxquelles j'ai assité ici, à Berlin. La seule chose que je veux dire ici, c'est que le prolétariat allemand marche à l'exemple de la Russie soviétique.

Voilà, Koos, à partir de ce jour il n'est plus nécessaire de m'écrire.

Fraternellement à toi et aux autres,

M. v. d. LUBBE.

***

Lundi, 1er février 1932.

(A Koos Vink).

Cher camarade,

Ainsi, je veux vous écrire une fois de mes nouvelles. J'enverrai quelques cartes de Vienne. Comme c'est maintenant la deuxième semaine que tu as pu recevoir pour moi l'argent de mon indemnité, je veux te donner des instructions pour son emploi. Pour moi-même, tu n'as qu'à garder 10 fl., comme convenu. Donne du reliquat 2 fl. à Jaap de Ruiter, à qui je dois encore 0,50 fl., et le reste de 1,50 fl. comme contribution pour le P.I.C. Tu pourras alors envoyer les 8 fl. restant à l'adresse suivante : Marinus van der Lubbe, poste restante, Vienne, Autriche. Pour le cas où tu n'aurais pu obtenir mon argent qu'une seule fois, tu dois en payer 1 fl. à Jaap et m'envoyer 4 fl., et si tu n'as rien reçu, tu n'as pas besoin de me rien envoyer. Le voyage marche relativement bien. Je suis maintenant tout près de l'Autriche et la vente des cartes est passable. Après mon départ de Leyde, je suis allé chercher d'abord le petit village de Sprang (Brabande), où j'ai vécu au temps où ma mère vivait encore. Ensuite, je suis allé à Bois-le-Duc, pour voir la maison que nous avions habitée dans cette rue, mais on l'avait démolie dans l'entre temps. Je veux encore te raconter deux choses marrantes.

Avant-hier, je rencontre une espèce de globe-trotter de mon espèce que j'avais déjà vu quelque part. « Hé, toi, là-bas, vive Moscou ! » s'écrie-t-il, « où se trouve ici le meilleur couvent ? » (pour y manger, naturellement). Et bientôt nous en trouvons un dans le village et entrons pour avoir quelque chose à manger. Jamais de ma vie je n'ai vu un meilleur comédien. Avec les mains pliées sur la poitrine, il parlait de la rigueur du temps, etc., etc. Et, après avoir mangé à cœur joie, lorsque la Sœur nous ouvrait la porte, il la pria encore de nous donner un peu de café chaud ou autre chose. Et vraiment, la bonne femme est rentrée pour nous en chercher.

Hier, j'ai assisté à une autre blague, à Würzburg. J'avais payé mon coucher à l'Armée du Salut, mais on me disait qu'il nous fallait assister à un service. Je refusais, mais il n'y avait pas moyen d'échapper, car on commençait déjà dans la salle où moi et les autres se trouvaient. Tu comprends, je protestais de toutes mes forces. Après avoir chanté, un officier tenait un discours. Il parlait du fait que les hommes n'ont pas encore trouvé la paix entre eux. « Précisément, lui dis-je, regarde seulement la guerre en Chine et les décrets-lois ici ! » Un applaudissement retentissant suivait ces mots, mais, de l'autre côté, on manifesta une profonde indignation. La fin de l'histoire fut que je dus m'en aller. On me rendit mon argent, après quoi j'ai cherché un autre endroit où coucher.

Eh bien ! Koos, écris-moi encore si les chômeurs à Leyde bougent pour leurs revendications et, s'il y a lieu, d'autres détails.

Salutations fraternelles,

M. v. d. LUBBE.

***

Maison de Détention d'Utrecht.
N° 25.630.
Mercredi, le 15 juin 1932.

(A Koos Vink).

Cher camarade,

Comme tu verras par cette lettre, me voilà de nouveau dans la maison de Détention à Utrecht, car j'ai été condamné à trois mois de prison pour ces vitres cassées, ce qui m'a valu une mention honorable dans les annales de la police. Voilà ce qui motive ma présence ici.

Cependant, je peux faire opposition à la sentence ; cela nécessiterait une dépense d'environ 1 florin, c'est pourquoi je te prie de m'envoyer aussitôt que possible un mandat de 1,50 florins (n° 25-630), Maison de Détention à Utrecht) pour que je puisse faire opposition. Pas d'autres détails pour le moment. Je ne doute point que tu ne m'envoies l'argent le plus tôt possible.

M. v. d. LUBBE.

***

Prison de La Haye.
Dimanche, 18 septembre 1932.
(A la famille Hartiveld).

Cher camarade,
Chère Madame et chers enfants,

Comme il n'y avait pas moyen de vous écrire plus tôt, je suis content de pouvoir enfin répondre à votre lettre de la semaine précédente, dont je vous remercie. C'était une grande surprise pour moi d'avoir si tôt de vos nouvelles, non seulement parce que cela prouve que l'intervalle assez long n'a pas exercé la moindre influence sur notre amitié, au contraire, mais encore parce qu'une lettre donne toujours des détails concernant le monde qu'on a dû quitter (et personnellement on n'est pas libre d'abandonner quoi que ce soit de la vie).

Je suis fort content d'apprendre par votre lettre que vous allez bien tous et que tu as retrouvé du travail. C'est comme tu le dis : nous autres, prolétaires, nous sommes préparés à tout, que ce soit du bon ou du mauvais, que nous soyons d'accord ou non, à tout ce qui appartient à notre « être », et avec cela à notre vérité, et tous les hommes l'éprouvent et doivent s'y prendre de quelque façon, peu importe si c'est dur ou agréable. Mais « l'être » des hommes est différent et par conséquent les choses qui sont peuvent leur paraître « dures » ou « agréables », mais alors leur « être » antérieur doit avoir reçu également par là un enrichissement. Nous avons beau mesurer et peser, mais bien et mal, dur et souple, le résultat est toujours « l'être » et nous devons nous y adapter pour notre existence ultérieure. Bah ! cette lettre est devenue assez embêtante et je vais donc vite la finir. Je veux dire seulement que, bien qu'ils soient des goujats, c'est quelque chose qu'ils ont fait, ces marchands-là ! Je serai remis en liberté le 2 octobre, étant donné que les neuf jours que j'ai fait à Utrecht sont déduits. Je compte ne pas être de retour avant le 3 octobre.

Meilleures salutations,

RIENUS.

L'OBJECTEUR DE CONSCIENCE

APPEL

Un groupe d'objecteurs et de réfractaires, estimant que la guerre ne sera supprimée que le jour où les hommes auront pris, eux-mêmes, face à l'opinion publique trompée et aveulie, la décision irrévocable de *ne participer à aucune guerre ou préparation à la g erre.*

Prennent l'initiative de demander à tous les réfractaires et objecteurs de faire connaître, publiquement, leur détermination du refus de servir, en adressant au *Semeur*, Boîte Postale, Falaise (Calvados), qui les publiera, leurs noms, prénoms, adresses, motifs qui les incitent d'accomplir, individuellement, ce geste particulièrement pacifiste.

Il reste bien entendu que cet appel ne s'adresse qu'aux individus ayant pris, eux-mêmes, en toute indépendance d'esprit, cette décision irrévocable.

Conscients des responsabilités qu'ils prennent, mais persuadés que la paix ne s'obtiendra que par l'effort et l'esprit de sacrifice des pacifistes sincères nous demandons à ceux-ci de prendre, à leur tour, leurs responsabilités.

Pour le groupe des objecteurs et réfractaires :

Barbé, Bernizet, Cheve, Guillot, Fontaine, René Gerin, Michel Soyeux, Pierre Doyen, Lagot Eugène, Leretour.

Ceux qui ne partiront pas

Monsieur le Ministre,

Je reçois mon ordre d'appel pour me rendre à la caserne, ordre que je vous retourne pour les motifs suivants :

Anarchiste, je suis antimilitariste, je ne puis donc accepter de faire le service militaire.

Je ne puis me résoudre à porter l'uniforme du soldat, symbole de la destruction et du meurtre ; ni à manier un fusil destiné à tuer des individus que je ne connais pas.

Travailler au bien-être collectif est mon idéal, il est en opposition avec le vôtre qui est de détruire.

Le gouvernement a mis la guerre « hors la loi », il m'a donné, par sa signature, le droit de mettre l'armée « hors ma conscience » et vous avise de mon refus de me rendre à la caserne.

Salutations empressées,

CHARLES MADEC,
objecteur de conscience,
80, rue du Château, Paris, XIVe.

—o—

Issy-les-Moulineaux, le 17-10-33
Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint mon livret militaire avec le fascicule de mobilisation en vous remettant ma décision irrévocable de m'exclure de l'armée et de refuser mon concours direct ou indirect à la guerre ou aux préparations de guerre.

Je considère la guerre comme le plus grand crime et le plus grand déshonneur de l'humanité — même ces soi-disantes « guerres justes » ou « de défense » dont j'ai pu me rendre compte de la mensongère stupidité des deux côtés de la frontière, et pour remplir le devoir envers ma conscience je romps tout lien avec votre œuvre de mort.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes sentiments antimilitaristes.

—o—

Signé : P. ZURLINDEN.

Insoumis en 1908, c'est-à-dire à 20 ans,
Insoumis en 1914, arrêté en 1919,
Je ne serai jamais le défenseur d'un régime autoritaire quel qu'il soit, de quelque nom il s'appelle.

DEVAUX,
« Aux Grégoires par Vimory (Loiret) ».

A tous les Objecteurs de Conscience A tous ceux qui résistent à la guerre

La non-violence héroïque, la résistance active, la non-coopération avec les forces du passé réactionnaire, la non-complicité avec le vampirisme social dans son effort de concurrence commerciale pour acheter et vendre tout, y compris l'Amour et la Conscience, les plus belles manifestations de la Beauté et de l'Harmonie dans le cœur humain, voilà l'unique chemin, le salut, la vérité et la vie, si nous voulons que l'humanité reprenne conscience d'elle-même, et abandonne ses brutales méthodes de civilisation matérielle et de violence cannibalesque.

Tous les objecteurs de conscience sont les vrais héros et précurseurs de nouvelles tactiques d'action directe — les uniques capables de sauver le genre humain de ses erreurs.

A tous nos camarades objecteurs de conscience, à tous ceux qui résistent à la guerre avec la force héroïque de la « suprême résistance », la non-violence, une poignée de main affectueuse et fraternelle, ma solidarité effective.

MARIA LACERDA DE MOURA
E. F. C. B.
Estado de Sao Paulo
Brasil

Déviation anarchiste et Objection de conscience

Dans *La Voix Libertaire*, le camarade de Martial passe en revue tout ce qui, selon sa façon de penser, ne sont que des déviations anarchistes. Ainsi, la propagande contre l'alcoolisme, la campagne en faveur des Juifs d'Allemagne, traqués par la haine des races, le malthusianisme, etc... sont par lui, catalogués de déviations anarchistes et fatalement, par ce procédé, il est dans la nécessité de s'élever contre l'objection de conscience « qui n'est qu'un aspect ou un reste de religiosité transmise à travers les âges par l'atavisme ». Une demande s'impose. Qu'entendons-nous par anarchie ? Un système ou un cadre donné dans lequel on renferme les individus et duquel ils ne peuvent sortir sous peine de trahir ? Ou anarchie signifie révolte à tout ordre imposé et nécessité, pour l'homme, de disposer de sa propre individualité ?

L'anarchiste répond où on porte atteinte à sa liberté et cherche à la faire respecter. Ici, se dresse de toute sa grandeur héroïque, l'objecteur de conscience, convaincu que le meurtre disparaîtra de la surface terrestre, seulement, le jour où l'homme aura l'énergie suffisante pour répondre *non* à l'appel du soldat, en toute connaissance de cause, engagera la lutte contre les césars et montrera la voie à suivre si, réellement, les hommes de bonne volonté veulent la paix entre les peuples.

Son action décisive, longuement, dûment mûrie dans son cerveau, n'a rien à voir avec les mythes religieux. Il n'est pas un croyant aveugle, mais une volonté éclairée qui se révolte contre l'inconscience des hommes qui veulent imposer à autrui, leur volonté, pour métamorphoser en troupeau, les foules ignorantes et toujours prêtes à acclamer leur bourreau. Voilà pourquoi je pense que l'objection de conscience n'est pas une déviation anarchiste, mais en est le complément. Tout comme l'anarchiste, l'objecteur lutte pour le droit à la vie que réclame tout individu qui estime que la mission n'est pas de piller, semer la ruine et la mort.

LUCAS BREGLIANO.

A propos d'un Objecteur de Conscience

M. Julien Benda, ayant été cité par Me André Philip devant le tribunal militaire de Lille, le 24 août 1933, pour témoigner dans le procès du pasteur Vernier, objecteur de conscience, le président refusa de l'entendre, déclarant à la défense qu'il n'avait pas à recevoir une déposition qui, de l'aveu même du témoin, ne pouvait être que d'ordre idéologique, puisqu'il convenait connaître à peine le prévenu et ne pouvoir fournir aux juges aucun éclaircissement sur son cas personnel. Voici la déclaration qu'eût faite notre confrère :

Messieurs,

Je ne saurais mieux répondre à ce que la défense attend de mon témoignage qu'en vous faisant part très rapidement, si vous le permettez, des sentiments divers qui se sont élevés en moi à partir du moment où j'ai reçu la lettre par quoi elle me priait de me présenter devant vous.

Je vous le dirai tout de suite. Mon premier mouvement a été de refuser.

D'abord parce que la condamnation quasi certaine que vous alliez porter et qu'on me demandait d'essayer de contrarier par mon intervention me semblait juste. Vernier, me disais-je, est peut-être dans son rôle de chrétien en refusant le service militaire ; mais l'Etat est dans le sien en ne souffrant pas ce refus. Je n'ai cessé de soutenir dans mes livres que ceux qui sont chargés de conserver les Etats, c'est-à-dire des établissements terrestres, n'ont que faire de la morale de ceux que j'ai appelés les clercs, de ceux dont le royaume n'est pas de ce monde. Au nom même de mes écrits, pensais-je, je n'ai absolument rien à dire aux juges devant lesquels on veut me citer.

Une autre raison — plus pressante — poussait à m'abstenir. J'ai toujours pensé — et le pense aujourd'hui plus que jamais, quand je vois ce qui est en train de surgir dans presque toute l'Europe — que la France, avec son idéal persistant d'humanité et de liberté, constitue à peu près le seul rempart que le monde possède encore pour sauvegarder ce que tous ici, je crois, nommons la civilisation. Je ne peux pas, me suis-je dit, apporter mon appui, si faible soit-il, à un acte qui, s'il faisait école, aurait simplement pour effet de livrer sans défense cette civilisation à la merci des barbaries environnantes. Je le peux moins que jamais, au moment où ces barbaries deviennent d'heure en heure plus arrogantes et plus menaçantes pour cette terre libre.

Voilà, Messieurs, les raisons qui me conviaient à ne point paraître. Pourtant vous me voyez devant vous. C'est que d'autres raisons aussi me sont venues à l'esprit. D'autres raisons, qui n'ont pas détruit les premières, n'ont pas empêché qu'elles ne me semblent toujours fortes, mais en ont cependant infléchi la raideur, entamé l'absolu.

La première est celle-ci. J'ai cru que, là comme toujours, l'esprit de justice me demandait de distinguer. Je ne peux pas, ai-je pensé, me conduire à l'égard d'un homme dont je tiens la bonne foi et la valeur morale pour certaines comme je le ferais pour un homme dont tous les antécédents me prouveraient que l'invocation qu'il fait d'un haut commandement religieux n'est chez lui qu'un prétexte opportun pour se dérober à un devoir qui le dérange. La loi fait-elle cette distinction ? Permet-elle que les juges le fassent ? Qu'ils la marquent dans leur verdict ? Je ne sais. Mais j'ai cru de mon devoir de dire à la justice que ma conscience la faisait.

Une autre raison me fut la suivante. L'attitude de Vernier me paraît mettre en criante lumière l'opposition radicale qu'il y a, si l'on va au fond des choses, entre la loi chrétienne, faite de charité et d'amour, et le devoir patriotique, tout au moins sous sa forme militaire, qui implique essentiellement l'éventualité pour un homme de mettre à mort un autre homme. Cette opposition a été souvent contestée. Elle me semble indéniable, si l'on regarde encore une fois, à l'essence profonde du christianisme, non à une dizaine de textes ingénieusement choisis et commentés. Elle a d'ailleurs été reconnue par des militaires, et par des militaires qui étaient en train de tuer, et qui étaient en train de tuer pour une cause qu'ils tenaient fermement pour la cause du droit, je veux dire la cause de la France dans la guerre de 1914. Les mots que je vais vous citer sont extraits de lettres écrites du front à sa famille par le capitaine aviateur Le Cour Grandmaison, officier très catholique, tué en mai 1917, lettres qui ont été publiées par la revue des Pères jésuites, *Les Etudes*, en avril 1918 : « Toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions ne peuvent être tendues que vers un seul but, la guerre, et je peux vous avouer que, sincèrement, du fond du cœur, j'en ai horreur, je la déteste comme le contraire de mon idéal, de l'idéal chrétien, qui est fait tout entier d'amour et de paix... » Eh bien, Messieurs, étant donné que, encore une fois, cette irréductibilité de l'idéal chrétien et du devoir militaire est mise en pleine lumière par l'acte que vous avez à juger ; étant donné que de plus, *nous sommes d'un pays qui ne veut sacrifier aucun de ces deux idéaux* — la France, bien entendu, ne sacrifiera pas le devoir militaire, mais elle ne sacrifiera pas non plus l'idéal chrétien ; elle n'est pas de ces peuples cyniques qui disent : peu m'importe la charité et l'amour, pourvu que je sois fort ; on a essayé de lui inculquer cette morale, on n'y a pas réussi ; la France n'articulera jamais un vrai reniement de la loi du Christ — étant donné ces réalités, ne serait-il pas de l'intérêt même du patriotisme de ne point souligner, par une sanction abrupte, ce qu'a précisément d'abrupt son opposition à un idéal que les Français *veulent* continuer d'aimer ? Une fois de plus, la sagesse, au lieu de siéger dans l'absolu, ne serait-elle pas dans la tempérance, dans la nuance ? Simple question, Messieurs, que je me pose à moi-même, que je n'ai pas qualité pour résoudre, mais dont j'ai pensé qu'elle pourrait vous sembler digne d'intérêt.

Enfin, ma dernière raison m'a ému. J'appartiens, Messieurs, à une génération qui a grandi au milieu de cette clameur publique : « Les curés sac au dos ! » J'ai toujours pensé que l'Etat moderne, en donnant satisfaction à cette enchère démagogique, en militarisant les clergés, avait commis un véritable crime contre la civilisation. L'Etat moderne aurait dû, selon moi, comme l'avaient fait ses devanciers, maintenir une classe d'hommes qui eussent été dispensés de nos obligations nationales avec ce qu'elles impliquent nécessairement de division interhumaine, et qui nous eussent donné le spectacle de quelques âmes uniquement tournées vers cet idéal supérieur à nos intérêts terrestres et que nous appelons Dieu. Au lieu de cela, l'Etat moderne a lié comme par force ces hommes à nos passions nationales. Il s'en est suivi que, s'ils les ont épousées quand elles paraissaient justes (encore que, même alors, ils y aient porté une fureur qui ne sied pas à leur ministère), ils les ont épousées aussi lorsqu'elles ne l'étaient point. Je n'en veux qu'un exemple. Quand, en octobre 1914, le chancelier Bethmann-Hollveg balbutia devant le Reichstag un semblant d'explication pour la violation de la Belgique, le ministre chrétien von Harnack le reprit vertement « pour avoir voulu excuser ce qui n'avait nullement besoin d'excuse ». Voilà à quelle apologie de la violence et de l'injustice peut en venir l'homme de Dieu qu'on mêle à nos passions. Pour toutes ces raisons, il m'apparaît, Messieurs, que la civilisation gagnerait quelque chose — et la défense nationale, je crois, ne perdrait pas beaucoup, — si les ministres du divin redevenaient dispensés du devoir militaire, si les clercs étaient réintégrés dans ce que l'ancienne France nommait l'immunité. Peut-être certains de ceux qui m'écoutent partagent-ils mon avis. Mais ils me diront que leur fonction est d'appliquer la loi, non de la changer. Me permettront-ils de répondre que la manière de l'appliquer peut parfois être une indication pour ceux qui ont, eux, qualité pour la modifier.

Tels sont, Messieurs, les sentiments divers qui m'occupent depuis que j'ai été invité à me présenter devant vous. Je vous les ai exposés dans toute la sincérité de ma conscience, heureux si vous me faites l'honneur de les trouver dignes d'attention.

JULIEN BENDA.

(Reproduit de « *La Nouvelle Revue Française* »).

Les objecteurs de conscience en U.R.S.S. ne sont pas soldats, mais...

Moscou, 29 septembre. — La *Krasnaia Zviezda*, organe de l'état-major de l'armée soviétique publie un décret qui porte modifications à la loi sur le recrutement en ce qui concerne les objecteurs de conscience. On sait que ces derniers étaient jusqu'ici dispensés du service militaire.

Le nouveau décret stipule que les citoyens exemptés du service militaire du fait de leurs convictions religieuses, mais reconnus aptes au service armé, seront astreints cependant à des travaux dans des détachements spéciaux pendant une durée de deux ans. En temps de guerre, ces mêmes citoyens doivent accomplir du travail dans ces détachements jusqu'à l'âge de quarante ans.

(Extrait de *La Dépêche Algérienne.*)

Vient de paraître :

TU NE TUERAS POINT
par Nicolas Dombrowski-Ramsay
(Morale et organisation de la Paix)

Dans cet éloquent plaidoyer, ennobli de hauts sentiments d'humanité, l'auteur en diplomate éprouvé, résume tout l'essentiel de la doctrine de la Paix et donne les moyens de la réaliser sans verser une goutte de sang.

Un bon et beau livre à lire et à répandre.

Prix : 6 francs.

Importantes remises par quantités pour la propagande.

Adresser commandes et montant à LA GRANDE RÉFORME, 14, rue de La Duée, Paris (XXe).

EST PARU FIN SEPTEMBRE :

1er fascicule du « Problème de la Langue Internationale » pour la propagation du principe d'une Langue Internationale et l'adoption de l'Ido.

Demander ce 1er fascicule contre envoi timbres-poste un franc.

Abonnement à l'ouvrage complet 10 fascicules : 9 francs.

Ecrire à A. de FALCO, 12, boulevard Alphonse-Pire, Aubergenville (Seine-et-Oise).

Une nouvelle Revue pour Enfants

« LES LECTURES DE LA JEUNESSE »

La Fédération des Syndicats de l'Enseignement laïc publiait depuis dix ans les Editions de la Jeunesse, **brochures mensuelles qui connurent un franc succès. Elle a décidé de transformer cette publication en une revue pour enfants : les** Lectures de la Jeunesse.

Cette nouvelle formule permettra d'apporter aux jeunes lecteurs, en plus des ouvrages de fond qui les intéressaient, des actualités mises à leur portée, des causeries littéraires ou scientifiques, des récréations diverses...

La revue sera présentée avec soin, abondamment illustrée et contiendra des pages spéciales pour les tout jeunes enfants.

Elle s'efforcera de réagir contre les niaiseries et les récits malsains qui sont la pâture habituelle des petits, contre la propagande cléricale et chauvine. Elle orientera délicatement les jeunes esprits vers une plus juste compréhension de la vie ; elle les initiera peu à peu, tout en les récréant, aux problèmes sociaux.

Les parents et les éducateurs voudront mettre entre les mains de leurs enfants une publication d'un esprit si nouveau et d'un prix si modique.

La revue sera mensuelle. L'abonnement annuel est de 10 francs. S'adresser aux Lectures de la Jeunesse, **26, rue du Temple, Saumur. (Compte chèques postaux 8.126, Nantes).**

LA GUERRE QUI VIENT

par Francis DELAISI

(Suite)

En même temps (simple coïncidence, mais qui vaut la peine d'être relevée), son associé dans l'affaire du chemin de fer Homs-Bagdad, le levantin Bernard Maimon, par l'intermédiaire du jeune Rouet, protégé de Tardieu, détourne des documents secrets dérobés au Quai d'Orsay. Un journal de Londres, dont il est le correspondant, publie un résumé, également secret, des négociations engagées à Postdam entre Guillaume II et le ministre russe Sazonov.

Du coup, les financiers parisiens refusent au tsar l'emprunt de 1 milliard 200 millions déjà annoncé à la Bourse ; Nicolas II riposte en retirant ses troupes de la frontière allemande. Et malgré les démentis officiels, toute l'Europe se demande aujourd'hui ce qui subsiste encore de l'alliance franco-russe.

Voilà un exemple de ce que peut faire la petite coterie de gens d'affaires qui entoure et pénètre notre ministère des Affaires étrangères.

Dans l'état présent du vieux monde, où une allumette peut mettre le feu à l'Europe, quelques brouillons alléchés par l'appât d'une concession de chemin de fer en Turquie peuvent déchaîner sur la France un épouvantable cataclysme.

Le Plan

Mais, dira-t-on, en admettant que ces gens veulent la guerre, peut-on croire que le peuple français se laissera faire ? Comment l'amèneraient-ils à se laisser massacrer pour leurs futiles ambitions ?

Le plan est simple ; il est tout arrêté, et on peut en suivre chaque jour la réalisation.

1° On négocie en ce moment une *Convention militaire* avec l'Angleterre. En cas de conflit avec l'Allemagne, la flotte britannique protégerait nos côtes de la Manche, et nos troupes marcheraient sur Anvers.

Il est bien entendu (ceci pour rassurer l'opinion) que cette convention serait purement *défensive*.

Mais avez-vous remarqué que toutes les guerres modernes sont toujours « défensives ». Demandez à un Français quelconque qui fut l'agresseur en 1870, il vous dira de bonne foi que ce fut Bismarck en falsifiant la dépêche d'Ems. Et posez la même question à un Allemand, il vous répondra avec la même bonne foi que ce fut Napoléon III, puisque c'est lui qui déclara la guerre.

De même tous les Russes sont convaincus que c'est le Japon qui, en coulant les navires russes dans la rade de Chemulpo, a provoqué le conflit, et tous les Japonais vous répondront que le tsar, en pénétrant en Corée, menaçait l'indépendance et la sécurité de leur nation.

En fait, quand une guerre éclate, c'est que les deux gouvernements ennemis l'ont également voulue ; mais chacun des deux peuples est également convaincu qu'il ne fait que se défendre.

Donc, quand il plaira au Foreign Office d'engager la lutte, ses diplomates sauront s'arranger pour rejeter sur l'adversaire la responsabilité du conflit ; et nous devrons marcher, en vertu d'une convention *défensive*, au secours du roi George V.

2° Mais si l'on veut que le paysan de France marche de bon cœur, il faut préparer l'opinion. Pour cela, il faut lui persuader que le Prussien, tous les matins, songe à envahir le territoire. Alors, une presse servile s'empare des moindres incidents pour les dénaturer, les grossir et inquiéter le public. Un incident dans la légion étrangère, le procès de la *Lorraine sportive*, un vol d'aéroplanes, tout lui sera bon pour exciter chez nous la peur et la haine de l'Allemand.

Un grand journal, qui prend ses informations par fil spécial dans les bureaux du *Times*, excelle à ce jeu. Et ce n'est que le commencement !

3° Enfin, quand l'opinion aura été suffisamment excitée, quand cette idée d'un péril allemand aura été suffisamment implantée dans les esprits, alors, par une belle nuit, les cuirassés anglais, à toute vapeur, fileront sur Flessingue. A la même heure, ou presque, les régiments prussiens d'Aix-la-Chapelle, embarqués dans des trains rapides, courront sur Anvers.

Aussitôt, selon l'usage, le gouvernement français mettra la main sur toutes les dépêches, arrêtera toutes les lettres qui pourraient signaler les mouvements des troupes belligérantes. Puis une note officielle sera communiquée à la presse.

Le lendemain, dans tous les journaux, en « manchettes » larges comme la main, s'étaleront ces mots fatidiques :

LA NEUTRALITE DE LA BELGIQUE EST VIOLÉE.
L'ARMÉE PRUSSIENNE MARCHE SUR LILLE

Car — et c'est là qu'est le traquenard — on ne dira pas que le corps d'Aix-la-Chapelle a pour objectif *Anvers*, on dira qu'il se dirige vers la *frontière française.*

A cette nouvelle terrible, répétée par les millions de voix de la presse à grand tirage, le paysan de la Bretagne ou du Cantal, le petit bourgeois patriote, l'ouvrier mal averti, persuadé que la France est attaquée, mettront sac au dos. Sans leur donner le temps de réfléchir, en toute hâte, dans les wagons à bestiaux, on les dirigera sur les plaines belges. L'armée allemande, troublée dans sa marche sur Anvers, leur tombera dessus.

Et voilà comment, par l'astuce d'un petit groupe de financiers et de diplomates, un grand peuple se trouvera tout entier entraîné dans une guerre qu'il n'aura pas voulue.

La seule chance de Paix

La guerre est-elle inévitable ?

Je ne crois pas.

Si dans la lutte économique, si âpre, engagée entre l'Angleterre et l'Allemagne des intérêts vitaux sont en jeu, il n'en est pas de même pour la France. Et il faut toujours espérer qu'un sursaut de la conscience populaire, et la peur d'un soulèvement, arrêteront les gens d'affaires avant le terme de leurs dangereuses intrigues.

Mais il faut qu'on le sache bien, ce sursaut de la conscience populaire ne se produira pas si les peuples en sont avertis à temps.

Les coteries financières qui s'agitent dans les repaires des chancelleries sont peu nombreuses, mais elles ont pour elles le plus terrible des atouts : l'ignorance populaire.

Les grands mots d'Honneur, Patrie, Drapeau, Défense nationale, au nom desquels, depuis des siècles, on a commis tant de crimes et fait tant de guerres injustes et inutiles, sont toujours puissants sur les masses.

Pour empêcher les financiers de s'en servir, il faut éveiller l'opinion, secouer la torpeur où elle somnole.

Et surtout il faut se défier des prêcheurs de paix qui l'entretiennent dans une fausse sécurité.

Il peut convenir à des politiciens et à quelques naïfs de s'endormir dans le doux espoir de l'arbitrage obligatoire.

En fait, l'Allemagne a déclaré qu'elle ne l'accepterait pas ; et Sir John Gisher, chef suprême de la flotte anglaise et délégué à la Conférence de La Haye, a prononcé cette parole d'une brutale franchise :

« En cas de guerre, dussé-je violer tous les règlements de toutes les Conférences de la paix, je n'ai qu'un but : vaincre. Les diplomates s'arrangeront après. »

C'est donc une dangereuse illusion que de compter sur le règlement à l'amiable des grands conflits internationaux par l'arbitrage.

En ce moment, d'ailleurs, on constate, sous la pression des gouvernements et des financiers hostiles, un fléchissement de la propagande pacifiste dans les milieux bourgeois.

Même dans les masses ouvrières jusqu'ici réfractaires au militarisme, on essaye de faire pénétrer la fièvre militariste.

En Allemagne, des politiciens socialistes, et non des moindres, ont déclaré à la tribune du Reichstag qu'en cas de guerre pas un socialiste allemand ne manquerait à l'appel.

En Angleterre, un socialiste comme Blatchford a lancé une brochure retentissante : *Le Péril Allemand*, qui est un appel direct aux passions chauvines, et le Congrès du Labour Party, avec Hyndman, a voté le renforcement de la flotte de guerre.

En France même, voici que Jaurès, oubliant le cri traditionnel de son parti : « Plutôt l'insurrection que la guerre ! » sous prétexte d'organiser « l'armée nouvelle », propose de militariser nos enfants dès l'école primaire, exiger que tous les avocats, médecins, professeurs, produits par la bourgeoisie, soient officiers, et prêche, avec son éloquence habituelle, le retour aux traditions patriotiques et guerrières de 1792 !

C'est contre ce réveil des passions chauvines qu'il faut maintenant se défendre.

Pour cela, un seul moyen : Instruire le peuple sur la vraie situation de l'Europe ; l'habituer à discerner sous les conflits diplomatiques les intrigues des gens d'affaires, lui montrer sous les grands mots : Honneur, Patrie, Sécurité nationale, les commandes, les concessions et les emprunts qui sont les vrais mobiles des guerres. Et alors, le jour où on l'invitera à aller se faire trouer la peau dans les plaines de Belgique pour assurer les dividendes du Creusot, un si formidable sursaut de la conscience populaire se produira, non seulement chez les ouvriers, mais chez les paysans et les petits bourgeois, que l'oligarchie financière reculera, et que les hommes de proie s'arrêteront au seuil de leur crime.

C'est là la seule chance de paix qui nous reste...

Aux hommes de cœur d'oser dire la vérité !

Mai 1911.

FIN

(Voir depuis no 229)

I. Remarques philosophiques

« L'art est tout à fait inutile », a osé écrire Oscar Wilde dans sa brève et lumineuse préface, avec un accent de singulière sincérité.

Mais si l'art, qui est une des manifestations vraiment supérieures de la vie est inutile, nous pouvons nous demander avec une angoisse autrement ardente : « Que vaut alors ce qui n'est pas l'art ? »

Voilà ce que Wilde a voulu déclarer à ceux qui n'ont point besoin tout de même de passer par la voie étroite des plus hautes écoles hermétiques pour s'initier en poètes et en hommes à la beauté miraculeuse de l'Univers.

Cet aphorisme est loin d'être une boutade d'artiste, un paradoxe de dilettante.

Au contraire, une telle sentence est l'affirmation d'une vérité éternelle dont l'éclat et l'attraction nous prouvent la présence d'un soleil moral dans le monde des idées.

Le « Portrait de Dorian Gray », livre exceptionnel, cher bouquin de chevet, n'obtiendra jamais auprès des publics mineurs de retentissants et d'autant plus vagues triomphes.

C'est là son beau mérite, car il ne symbolise, en nos ans de mercantilisme effréné et de réclames mensongères, que la victoire bien méconnue et bien prématurée d'une agréable et grande intelligence.

Pour en extraire la substantielle moelle, il faut savoir se garder des pions, se guérir des pédagogues, se délivrer des chefs d'école et désapprendre, au choc de la réalité, de l'abstraction faite chair, tous les mauvais « credo ».

Nous disons même que si vous n'aviez comme bagage qu'une solide instruction, vous devriez renoncer à la lecture de « Dorian Gray ». Wilde ne vous annoncerait rien. Vous perdriez votre temps ; vous risqueriez, dans votre ignorance naturelle, malgré votre situation, vos titres et vos diplômes, insuffisamment éclairé par votre jugement seulement scolastique, de commettre une hérésie, d'attenter à la mémoire d'un spirituel philosophe qui fut aussi un cœur ardent.

Mais si, par contre, vous vous croyez capable de vous hausser jusqu'à Wilde, nous serons parmi les premiers à vous engager à tenter l'ascension esthétique, toujours fructueuse.

Ni le vain tumulte, ni les désagréables clameurs des cités d'enfer ne vous distrairont de l'œuvre amie.

Tout à votre méditation, à votre lecture, vous puiserez en Wilde le suc aromatique des pensées, le miel pur et sauvage des idées.

L'âme épanouie, l'esprit plus robuste, plus viril, vous vous féliciterez d'avoir rencontré, découvert Wilde, et vous vous abandonnerez à la joie d'avoir vécu un moment d'élévation certaine, inoubliable.

II. Simples commentaires esthétiques

Pour Wilde, le roman est un simple procédé, un « moyen » qui lui permet de prendre contact avec ses contemporains.

La trame très visible du livre ne peut donc détourner le lecteur entraîné du « vaste champ de vision » dont l'auteur n'ouvre qu'à ses amis la porte discrète et dérobée.

Sans essayer de faire ici une comparaison entre ce drame et des drames apparemment analogues, nous avouons qu'il n'y a pas lieu de s'intéresser outre mesure au déroulement propre de l'action, pour le motif péremptoire qu'il fut sciemment négligé.

Le spectateur aurait tort de trop s'attacher au scénario, au mouvement, aux situations purement théâtrales, lesquels ne sont que l'accessoire.

Composition funambulesque, création hybride, cette production spéciale semble participer, quant à la plastique, de plusieurs genres à la fois et n'appartient en fait à aucun. Il serait puéril de chercher à lui procurer une famille, à l'apparenter de gré ou de force à des ouvrages soi-disant similaires, à lui assigner un rang dans l'échelle des œuvres humaines.

Ce qui est le plus piquant, c'est que des censeurs pourtant avertis et réputés n'ont pas hésité à la considérer comme une savante arlequinade. La désinvolture, l'extrême fantaisie de Wilde a égaré ces piteux analystes qui n'ont pour tout horizon que les murs sévères et ennuyeux de leur étroit cabinet de travail.

Mais le regard du chercheur inlassable, inassouvi, se pose par delà l'écran colorié, le paravent fantasmagorique.

Il caresse les formes sveltes, impeccables, des héroïnes « recréées », scrute les firmaments « inviolés » que l'art enfante, près de la décevante et souvent stupide réalité.

Suivant la route gaie des pionniers, par sa communion profonde et active, par sa conjugaison heureuse, consentie, avec les sympathiques êtres dont il épouse et respecte la vie, le pèlerin vibrant, le poète inspiré découvre les beautés ignorées, les splendeurs perdues. Car, quoique ces dernières soient sensibles au chant des tropes mélodieuses, elles ne se dévoilent jamais que sous le souffle sibyllin des géniales tendresses.

(A suivre.)

R. des MONTAGNES.

Chronique Littéraire

Adresser tout ce qui concerne la rubrique littéraire à G. de LACAZE-DUTHIERS, 113, rue Monge, Paris (5e) ; la rubrique scientifique à L. BARBEDETTE, Luxeuil-les-Bains, Haute-Saône ; les livres de langues étrangères à Gabriel GOBRON, 16, rue Thiers, Rethel (Ardennes).

∴

Paul CHAUVET : *Sept Essais de Littérature Anglaise* (Eugène Figuière, 166, boulevard Montparnasse, Paris. Prix : 15 francs.)

La littérature anglaise est assurément l'une des plus riches qui soient. Elle compte des auteurs qui sont la gloire de l'humanité et dont le nom ne périra qu'avec elle. Elle a inspiré de remarquables travaux et maint critique a acquis une juste renommée en analysant les œuvres de ses écrivains les plus illustres.

M. Paul Chauvet n'a pas craint, après tant d'autres, d'étudier les esprits les plus représentatifs de cette littérature. Il s'est attaqué aux plus récents, et il a restitué leur âme et leur pensée. Il a fait lui-même œuvre créatrice en faisant œuvre personnelle. La critique ne saurait être une doublure de l'œuvre, pas plus qu'un commérage ou l'écho de vagues racontars. Il faut savoir gré à M. Paul Chauvet de l'avoir compris. Courageusement, il a rompu avec la tradition de certaine critique qui, s'attachant au détail, néglige l'essentiel. Aussi ne nous apprend-elle rien sur une œuvre, pas plus que sur son auteur.

Dans sa Préface, M. Paul Chauvet renonce à toute critique dogmatique ou platement objective. Ces Sept Essais, écrit-il, relèvent de la critique impressionniste. « Impressionniste ne veut pas dire superficiel », ajoute-t-il. Les auteurs qu'il analyse, il les a fréquentés toute sa vie. Aucune considération scientifique, ou pseudo-scientifique, ne l'a guidé dans son travail. Il n'abuse ni des dates ni de l'anecdote. Face à face avec ses modèles, il leur demande ce qu'ils ont voulu dire tout simplement. Il les interroge et converse avec eux. Cette critique sympathique, au sens le plus élevé du mot, se soucie peu des à-côtés. Qu'importe qu'un auteur ait aimé l'alcool, les femmes ou le tabac ! Ce qui importe, avant tout, c'est le témoignage écrit qu'un auteur a laissé. « Une femme, des hommes. L'expérience humaine qui s'est élaborée en eux et que leur génie nous a transmise, voilà la seule valeur qu'il importe de fixer d'abord, puis de garder. »

Comme nous sommes d'accord avec M. Chauvet lorsqu'il écrit : « Les poètes sont tout ce qui reste des peuples, avec les langues figées dans l'immortalité. » Fidèle à son programme, cet excellent critique a analysé en profondeur l'œuvre d'une élite. Tour à tour, nous prenons contact avec le génie tourmenté d'Allan Edgar Poë, cet admirable poète qui a eu une si grande influence sur les jeunes générations et dont on ne se lasse point de lire et de relire l'œuvre dans laquelle s'harmonisent le sentiment et la raison, la science et l'art ; avec l'individualisme d'un Oscar Wilde — le plus grand poète peut-être de l'Angleterre — qui a eu une si noble conception de la vie et de l'art, Oscar Wilde, dont le « cas » restera vraiment unique dans l'histoire des lettres anglaises dont il est la gloire, et que l'imbécilité et l'hypocrisie ont assassiné ; avec d'autres encore, dont les préoccupations furent différentes mais l'art non moins subtil : Robert et Elisabeth Browning, James Thomson, Tennyson, Mathew Arnold. Les chapitres que leur consacre M. Paul Chauvet constituent d'excellentes pages de critique littéraire. Ils sont écrits avec passion et dans une langue très pure. Il faut louer le style harmonieux de M. Paul Chauvet, il n'a pas cru devoir s'abstenir de bien écrire sous prétexte de parler de l'œuvre d'autrui. Il a fait, comme je l'écrivais au début de cet article, œuvre personnelle. Le critique est aussi un poète, et s'il veut qu'on aime ceux qu'il aime, son devoir est de se faire aimer lui-même. Non moins intéressant que le Prologue est l'Epilogue du volume. Il résume l'idée maîtresse du livre. Ce ne sont pas seulement des poètes dont l'âme est mise à nu dans ces pages, c'est le poète. « On l'oppose souvent à l'homme de science, presque toujours en contraste défavorable. Non-sens funeste puisque tous deux, par des chemins qui diffèrent moins qu'on ne croit, sont à la recherche du même secret permanent : le sens du monde et l'explication de la vie ».

Sachons gré à M. Paul Chauvet, dont l'érudition ne fatigue jamais, d'avoir réhabilité le Poète, dont la mission est d'élever l'humanité sur les plus hauts sommets de l'idéal.

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

∴

Charles ECKERT : *Jacques Bonhomme*. (Editions de la *Revue des Indépendants*. Dépôt : Librairie Ausenda, 15, boulevard Carlone, Nice. Prix : 12 francs.)

Il s'agit d'un roman écrit avec beaucoup de talent par un ouvrier, qui a fait la grande guerre. Je cite la brève introduction de l'auteur, parce que cette introduction donne une idée exacte de ce qu'il pense de la guerre.

« La guerre, toujours la guerre, disent certains. Oui, toujours la guerre. On en a beaucoup parlé, mais insuffisamment encore. Nous avons retrouvé notre liberté et avec elle le bonheur de vivre. Dans le calme de ce bonheur, avec l'aide du temps, destructeur de toute chose, souvent, trop souvent, l'oubli s'est emparé de nous. Et l'on ne pense plus à toutes les belles jeunesses qui se sont sacrifiées pour notre tranquillité ; et l'on ne se souvient plus des belles promesses faites avec solennité. La guerre, toujours la guerre, disent certains... Ceux-là, seront ceux qui ne l'ont pas connue.

Hanté par le souvenir de cette terrible chose que j'ai endurée, comme beaucoup d'autres, je n'ai pu résister au besoin d'écrire. « Aucun parti pris n'a guidé ma plume, et si ce livre contient de la haine, ce n'est que celle tellement humaine que j'ai contre cette chose monstrueuse qu'est la guerre. Depuis l'horrible moment, bien des années se sont écoulées, et je conserve toujours en moi le souvenir vivace de glorieuses mais sanglantes journées, d'actes sublimes d'officiers et de poilus ; d'amitié profonde de frères d'armes, mais aussi d'horreurs, de souffrances, de sang versé, de carnages, de morts, que nos enfants ne doivent connaître à aucun prix. »

Un des héros de ce roman, qui nous tient en haleine tellement il est réel et pathétique, est un jeune officier, qui ne quitte jamais son monocle, même en dirigeant les attaques à la baïonnette, et l'auteur paraît y trouver de la crânerie tellement il y insiste. Je dois dire que j'ai toujours considéré le port du monocle comme signe de fatuité et de snobisme, car, pour que cet ornement (?) ne tombe pas et se casse, il faut que le porteur y pense toujours et ce fait implique une mentalité spéciale qui m'a toujours paru être sans grandeur. Mais il faut croire que l'auteur a connu des officiers, snobs et poseurs qui, même dans des conditions de danger pour leur vie, restaient préoccupés de pareilles futilités.

Son roman finit par une scène impressionnante, où le principal héros, Jacques Bonhomme, agonisant sur le champ de bataille, trouve un soldat allemand, également blessé mortellement, et ils meurent ensemble en se tenant par la main, en « véritables amis, pour le grand voyage ».

L'auteur dit, comme on l'a vu dans son Introduction, qu'il a écrit sans parti pris, ce qui paraît un peu en contradiction avec ce qu'il dit, également dans son Introduction, de sa haine contre la guerre. Mais, si on est véritablement animé de haine contre la guerre, on a déjà pris son parti et, dans ce cas, il faudrait analyser les causes qui sont à la base des guerres et chercher les moyens de les combattre. Dans son excellent roman si réaliste, dépourvu de déclamation et de grandiloquence, l'auteur ne le fait pas, et, à cause de ça, son roman sera moins efficace comme livre de propagande contre la guerre.

∴

Henry LAMBERT : *Le Conte de l'Oiseau rouge*. Féerie en deux tableaux avec neuf gravures sur bois originales. (Bibliothèque de l'Artistocratie. Librairie F. Piton, avenue de la Porte-Clignancourt, Paris, VIIIe. Prix : 5 francs.)

Voici un excellent petit livre en vers libres (écrit également par un homme qui a fait la guerre) et qui se distingue du roman ci-dessus par l'expression claire et précise des opinions de l'auteur, et c'est aussi un très bon petit livre de propagande contre la guerre. L'auteur, que je connais personnellement, est occupé comme architecte-mesureur et gagne ainsi sa vie, mais il a du talent pour le dessin et la peinture (comme il en a comme poète et écrivain) ; l'essentiel, c'est que jamais il n'a profité de ses talents pour « arriver ». Il fut toujours animé d'un haut idéal de justice sociale, et, par conséquent, il hait la guerre qu'avec raison il considère comme preuve d'un état social encore barbare. Comme il n'a jamais fait le moindre compromis avec ce qu'il considère comme vérité et comme il n'a jamais caché ses opinions très avancées, on conçoit qu'il ne fut jamais un auteur à la mode. Il combine l'esprit scientifique de la façon la plus heureuse avec l'humanitarisme.

Dr AXEL A. PROCHOWSKY,
de Nice.

La Véritable Révolution sociale

Continuant, sans souci d'âge et de travail, son effort de propagande pour l'instauration d'une société plus humaine, plus fraternelle, notre ami Sébastien Faure publie, en un volume, différentes études parues dans « l'Encyclopédie Anarchiste », sous ce titre :

LA VERITABLE REVOLUTION SOCIALE.

Ce volume comprendra les études suivantes :

1° « La Révolution Sociale » (exposé général. Ce qu'elle doit être. Ce qu'elle sera). Sébastien Faure.

2° « De l'Antiquité à 1789 », L. Barbedette.

3° « La Révolution française », Victor Méric.

4° « La Révolution Russe », Voline.

5° « Conclusion ».

Il contiendra 250 pages, environ, et sera vendu, entièrement, au profit de « L'Encyclopédie Anarchiste ». Unique dans son genre, exempt de dogmatisme, n'ayant en vue que l'étude aussi fidèle qu'objective des enseignements de l'histoire et des derniers événements révolutionnaires, il deviendra indispensable à tous ceux qui cherchent à s'expliquer les causes de tant d'échecs sociaux, en même temps qu'il leur en décèlera les erreurs et les fautes pour en éviter le renouvellement.

Mais, pour réaliser ce projet, Sébastien Faure a besoin d'argent, car il faut qu'il règle à l'avance le tirage de ce volume, pour cela il nous a demandé d'en faire une retenue ferme à notre compte, laissant ce livre à un prix intéressant pour le « Semeur » qui, par contre-coup, en bénéficiera.

Nous avons donc souscrit, dès aujourd'hui, un certain nombre d'exemplaires et nous invitons nos lecteurs à nous commander directement, le volume, 12 fr. franco, prix fixé par l'auteur.

Adressez le plus tôt possible votre commande avec fonds à A. BARBÉ, Boite Postale, Falaise (Calvados), C. C. 162-11 Rouen ; par quantité, nous écrire.

Causeries Populaires

tous les mercredis, à 20 h. 45,
10, rue de Lancry.

MERCREDI 8 NOVEMBRE. — *La Franc-Maçonnerie devant l'opinion*. Controverse entre le fondateur de la « Bastille Antimaçonnique », M. Copin-Albancelli, et l'historien Pierre L. Colombani, partisan de la F.·.-M.·..

MERCREDI 15 NOVEMBRE. — *La Folie sexuelle des femmes*, par Ch.-Aug. Bontemps, avec le concours de Me Th. Valensi, avocat, et du Dr Legrain.

CENTRE D'ETUDE
DES QUESTIONS SEXUELLES

fondé par les « Causeries Populaires »
tous les vendredis, à 20 h. 45,
10, rue de Lancry.

VENDREDI 10 NOVEMBRE. — *Les dessous de l'Affaire Nozières*, avec le rédacteur en chef du *Huron*, M. I. Sicard, Jean Pidault, Mme Bordy-Théano, et le Dr H. Litaudon.

On nous annonce la parution de

L'ACTION LIBERTAIRE

organe révolutionnaire

Les camarades qui voudraient se le procurer, écrire à Mlle Lucy Huberty, poste restante, bureau 46, Paris (XIe).

A nos Lecteurs

Notre dernier appel a été entendu, nous avons reçu quelques souscriptions, avec le regret de ne pouvoir faire plus par ce temps de crise et de vie chère, et de tous « il faut que le SEMEUR vive », c'est un leit-motiv qui nous réchauffe le cœur et nous fortifie dans notre volonté de durer — nous ferons l'impossible, à ceux qui nous suivent dans notre action de nous soutenir.

L manque de temps nous oblige à remettre au prochain n° notre bilan, nous nous contentons de donner la liste des souscripteurs :

Ferlay, 10 fr. ; Didier, 15 fr. ; Planche, 18 fr. ; Laporte, 10 fr. ; Perrin, 10 fr. ; Mme Deberme, 10 fr. ; Médélec, 5 fr. ; Guillot, 10 fr. ; Mlle Gazel, 15 fr. ; Faure, 5 fr. ; Moreau, 5 fr. ; Monteil, 10 fr. ; Chazal, 5 fr. ; Buatois, 40 fr. ; Grandjean, 5 fr. ; Georges, 25 fr. ; Berger, 15 fr. ; Le Quillec, 5 fr. ; Clavel, 10 fr ; Lecomte, 10 fr. ; Serre, 12 fr. ; Dugue, 10 fr. ; Mlle Paya, 10 fr. ; Gorré, 20 fr. ; Fouyer, 10 fr. ; Dremont, 5 fr. ; A. B., 250 fr. ; Larcade 10 fr.

COMMUNIQUÉ

Le Comité Anarchiste pro' persécutés politiques de Marseille, a reproduit une très réussite photographie de Errico Malatesta.

Les demander à Léopold Faure, Boite Postale, 70, Colbert, Marseille.

Les camarades qui recherchent pour leur alimentation des produits naturels, pourront se procurer du BON MIEL en s'adressant au camarade Stephen Mac Say, apiculteur à Gourdez-Luisant (E.-et-L.). Il leur enverra 3, 5, 10, 20 kgs, franco, brut pour net, en gare aux prix spéciaux de 29, 45, 85, 160 fr. Miel 2e réc. 26, 40, 75 et 140 fr. Pour domicile: 2 fr. 50 en plus. Rembt : 3.50. Utiliser, pour commande et versement, le chèq. postal 541-02 Paris, aux nom et adresse ci-dessus.

LE SEMEUR reparaîtra le 25 Novembre 1933

NOS DÉPOTS

PARIS :
Bidault, 39, rue de Bretagne.
Foyer Végétalien, 40, rue Mathis.
Lepuissant, 49, avenue du Maine.
Kiosque journaux, 79, rue Bobillot.
Librairie, 61, rue Ramey.
LEVALLOIS-PERRET :
Kiosque, 1, rue Courcelles.
Librairie, 39, rue Chaptal.
LYON :
Journaux, place du Pont, angle Cours de la Liberté.
TOULOUSE :
Duédra, rue de la Briqueterie.
PERPIGNAN :
Montgon, 3, rue Petite-Monnaie.
MONTPELLIER :
Restaurant, 6 rue Diderot.
BOLBEC :
Michelet, journaux.
CRETEIL :
Librairie, 39, Grande-Rue.
MARSEILLE :
Kiosque, 6, cours Belzunce.
Kiosque, boulevard Garibaldi, angle rue Académie.
Kiosque, allée Léon-Gambetta, arrêt du tram
ROMANS :
Blandin, tabac, rue Pêcherie.
LE HAVRE :
Librairie Populaire, place des Laiteries Centrales.
CLERMONT-FERRAND :
Kiosque, place Gaillard.
NIMES :
Kiosque du Théâtre.
NANTES :
Godin, 33, rue J.-Jaurès, samedis, de 17 à 19 heures.
BELGIQUE : VERVIERS,
Franckar, 102, rue des Mamgombeoux, Bruxelles.
Aubette, 1, rue Joseph-Stevens, Liège.
Shœnaers, 57, rue Douffeh, Liège.

AUX DEPOSITAIRES, LE « SEMEUR » EST LAISSÉ A 25 CENTIMES LE NUMERO SANS REPRISE D'INVENDUS

Le gérant : Lucien BERNIZET

Imprimerie régionale, 261, rue St-Jean, Caen

La Presse Périodique

Glanes et Remarques

Adresser tous les périodiques pour **« Les Glanes et Remarques » à « Semeur »**, Boite Postale, Falaise (Calvados).

La copie de notre ami et collaborateur, R. Vignes, ne nous étant pas parvenue, nous la remplaçons par la Revue de la Presse sur l'affaire Van der Lubbe.

Revue de la Presse

Ne recevant qu'un nombre limité de journaux, nous ne pouvons à nous seuls établir la bibliographie de l'affaire du Reichstag. Prière à nos lecteurs de nous signaler et autant que possible de nous envoyer en communication, tout ce qui a paru à ce sujet.

Voici une première liste de périodiques où il a été rendu compte de l'incendie du Reichstag, du contre-procès de Londres ou des assises de Leipzig d'une manière favorable à Lubbe.

I. — Organes en langue française.

La Correspondance internationale Ouvrière (10, rue Emile-Jamais, Nimes) Année IIe, n° 6, article tiré de « Spartacus » et commentaires.

« Le Libertaire (23, rue du Moulin-Joly, Paris XIe).

Nos 390, 391, 392, 393, article de A. P.

« Le Semeur » (A. Barbé, boite postale, Falaise, Calvados), nos 225, 226, article tiré de la C. I. O. et commentaires ; 234, article de Barbé et appel du comité ; 236, n° spécial pour la défense de Van der Lubbe (manifeste, correspondance, etc) ; 237 articles de Barbé, S. Pankhurts, Carnet de route de Lubbe.

« Le Réveil Anarchiste » (6, rue des Savoises, Genève, Suisse).

Les camarades rédacteurs sont priés de nous faire tenir les numéros antérieurs au 883, dont nous nous sommes dessaisis, et où il est question de l'incendie du Reichstag.

N° 883, page spéciale (page 2) Sylvia Pankhurst, W. Duesberg, etc.

« La Voix Libertaire » (Boite postale, n° 27, Limoges, Haute-Vienne) ; n° 237, article d'Alceste ; 238, « Précoce révolutionnaire », « L'incendie du Reichstag », (page 2) ; 239, « Un martyr obscur du prolétariat », (Valentin Gabriel) ; Communiqué (page 2) et Chronique de la Ciotat (page 4) ; 240 « La force de la Vérité » (A. P.), « Van der Lubbe héros prolétarien » et Chronique de la Ciotat.

« Le Flambeau » (René Martin, Bourse du Travail, Brest, Finistère).

N° d'Octobre, articles de G. Michaud, Appel du Comité (page 2).

« La Patrie Humaine » (17, rue Grange-Batelière, Paris 9e) ; Année III, n° 84 : Commentaires, par P. Valentint Berthier (p. 4) ; n° 85, article de A. P. « La Force de la Vérité (p. 1).

« L'En-dehors » (E. Armand, 22, rue Saint-Joseph, Orléans), N° 263 A. P. « Le Livre Brun et la psychanalyse », p. 188).

« L'Effort » (46, rue de l'Université, Lyon, Rhône), n° du 30 septembre 1933, deux articles communiqués par le Comité.

« 2 Le Huron » (121, rue Montmartre, Paris, 2e) aurait ouvert une campagne pour Lubbe. Prière expédier nos en question.

« Le Petit Bara » (29, rue Etienne-Marcel, Paris 2e), même remarque.

« Le Travailleur » (27, rue de Saverne, Belfort, territoire de Belfort), un article de J. Dautry passera prochainement, auquel nous faisons confiance.

« Le Rouge et le Noir » (12, rue des Colonies, Bruxelles, Belgique), n° 34, article de Ernestan ; voir aussi n° 35, les ripostes de Vermeylen, etc...

N. B. — « La Tribune de Genève » et « Vu » ont également reproduit un reportage de W. Duesberg, le seul journaliste qui se soit trouvé en rapport avec Lubbe pendant sa détention. Il s'agit d'un interview honnête, mais « commercial », exécuté pour une agence de presse à laquelle appartiennent aussi « De Telegraaf » en Hollande et « The New York Times » in U. S. A.

II. — Organes en langue hollandaise :

« Spartacus » (Millinxstraat 28 a Rotterdam-Zuid, Hollande).

Année I. — N° 19, « Le feu au Reichstag » (p. 1), Opinions des G. I. C. et du K. A. P. (p. 2).

N° 20 « Révélations ». Un mot d'Hitler (p. 2).

N° 21 « Une lettre de Marinus Van der Lubbe », (p. 2).

Année II. — N° 1 « Autour d'un procès » (p. 1).

N° 2 « L'incendie du Reichstag » (p. 1) ; « Le procès de Leipzig (p. 4).

« Alarm » (Vellmann, Marathonweg 61, Amsterdam-Z, Hollande.)

N° 17 éditorial : « L'acte de Marinus Van der Lubbe ».

« De Rade-Communist » (Oudemanstraat 54, La Haye, Hollande).

N° 2, commentaires sur l'incendie du Reichstag.

A signaler également un journal spécial et une brochure-manifeste édités par le Comité hollandais pour la réhabilitation de Van der Lubbe et divers articles parus dans:

« De Wapens Neder » (dont l'adresse nous manque).

« P. I. C. » (H. Canne-Meyer, Transvaalstraat 125, Amsterdam, Hollande).

« De Vrie Socialist » (Admiralengracht 72, Amsterdam, Hollande) .

« De Fakkel » (dont l'adresse nous manque).

III. — Organes en langue italienne :

« La Lanterna » (Léopold Faure, bourse du travail, Marseille (B.-du-R.).

N° 5 Editorial et page spéciale.

« Umanità Nova » (A. Bianco, 82, rue Sadi-Carnot, Puteaux (Seine).

N° 1 (La vecchia Umanità Nova) éditorial « L'incendiaire et les pompiers ».

« Adunata dei Reffratari » (Box 1, station 18, Newark, N. J., (U. S. A.).

N° 20 « Marinus Van der Lubbe et l'incendie du Reichstag » (p. 2).

N° 26 « Pour la défense de Van der Lubbe » (p. 2).

N° 21 « De Lucetti à Van der Lubbe » (C. Berneri) (p. 4).

N° 36 « L'incendie du Reichstag » (p. 1).

N° 38 « Pour Van der Lubbe », « La vérité sur l'incendie » (p. 1).

N° 40 « Sur le procès de Leipzig » et « Pour que la lumière se fasse » (A. P.).

« Il Risveglio anarchico » (6, rue des Savoises, Genève (Suisse).

N° 871, article de A. P. ; appel pour Van der Lubbe.

N° 883, article de W. Duesberg (d'après la Tribune de Genève).

N° 883 (A travers le monde).

IV. — Organes en langue anglaise :

« New Leader » (102 Shoe Lane, London E. C. 4 Grande-Bretagne).

Vol. XXIII, N° 1. Article de Sylvia Pankhurst.

« Sunday Dispatch » (Northcliffe House, London E. C. 4 Grande-Bretagne).

N° 6.882 Article de Sylvia Pankhurst (reproduit par « Le Semeur »).

« Man » (Marcus Graham, 1.000 Jefferson Street, Oakland, Cal. U. S. A.)

N° 10 « Le procès de l'incendie du Reichstag » (éditorial).

V. — Organes en langue espagnole :

« Tierra y Libertad » a accepté pour son prochain supplément mensuel la traduction d'un article paru en éditorial du « Semeur » n° 236.

Souscriptions VAN DER LUBBE

Bousquet, 100 fr. ; Louman, liste 48, 165 fr. ; Groupe Lib. de Thiers, 15 fr. ; Groupe Lib. Gironde, 5 fr. ; Dugue, 10 fr. ; Miallier, liste 93, 20 fr. ; Testa, liste 63, 5 fr. Total : 320 fr. Liste précédente : 383 fr. 50. Total général : 703 fr. 50.

AIDEZ-NOUS DANS NOS CAMPAGNES DE DÉBOURRAGE DE CRANES EN FAISANT CONNAITRE

“ LE SEMEUR ”